

16
PAGES

❖ TOUS LES JEUDIS ❖

L'EPATANT

5

Librairie OFFENSTADT

3, rue de Rocroy, 3

— PARIS (x) —

POUR LA FAMILLE

ABONNEMENTS

Seine et
Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province..... 3 fr. 50 —
Etranger..... 5 francs —

LAMENTABLE ODYSSEE DU BRAVE SACCAPUCE



Saccapuce est plein... de joie : il vient d'obtenir de son capitaine une permission de 24 heures.



Il est d'autant plus joyeux que le matin même il a reçu une lettre du pays, agrémentée d'un mandat de 12 fr 76.



Aussi, après de minutieux préparatifs, il part, assez beau et vaillant comme le dôme des Invalides.



Il passe bientôt la « grille », sous l'œil sévère du sergent de garde Tripoli, un terrible Corse.



Et aller donc, oui... ça est... la grande vie va commencer... la tournée des grands-duos, quoi.



Et d'un œil complaisant il s'admire en passant devant les glaces des magasins. « C'est égal, pense-t-il, si ce n'était de la taille, j'aurais fait un beau ouïsésier... tu parles »



Au détour d'une rue, il rencontre un employé de banque qu'il prend pour un général. Il salue, celui-ci se tord de rire.



Confusion de Saccapuce, lequel, se trouvant peu après en présence d'un premier-maire, le prend pour un employé du métro et ne le salue pas.



« Sale « pousse caillou », pense le premier-maire. Faites demi-tour ! » cria-t-il. Saccapuce fait demi-tour et... reconnaît son erreur... il salue alors de son air le plus noble et le plus malin.

(Voir la suite page 7)



Le sous-officier de marine est déjà à plus d'un kilomètre que Saccapuce est toujours dans la position du sautoir.



Un attroupement se forme bientôt, les gens s'esclaffant de rire, car quelques-uns le prennent pour un homme-réclame au service d'un tailleur tailleur.



Enfin il reprend son chemin et rencontre « Bec-Salé », vieux copain qui fait son temps dans la cavalerie... « Ce vieux Saccapuce !... » Ce vieux Bec-Salé !... Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre... « Allons vite prendre le verre de l'amitié, mon vieux Saccapuce. — Ça c'est une idée, les deux jours des idées lumineuses, toi ? »



« Tu sais, j'ai touché un arpent à ce matin et il faut le manger. — Le manger ! dit « Bec-Salé », jamais de la vie ! il faut le boire... » Et bras dessus bras dessous, ils se dirigent vers le plus proche bistrot... Là, ils se livrent à de copieuses libations et bientôt sont gris comme six Polonais.



Ils sortent enfin, tout en étant comme des petites folles, puis bientôt, histoire d'être « Bec-Salé » prend la cape de son camarade. A son tour Saccapuce s'empare du shako et du sabre du brave cavalier et, ainsi affublés, ils déambulent dans les rues de Trépiigny-les-Polissons.



Puis enfin ils se quittent en s'embrassant comme deux frères...



Mais, horrible détail ! Saccapuce, qui prend son rôle au sérieux et se croit un cavalier accompli, se trompe de caserne et entre au quartier de cavalerie. Le terrible maréchal des logis Laripette le reçoit avec tous les honneurs dus à un cavalier de 1^{re} classe et comme la bouffe lui vient de gonner.



... on lui donne un cheval qu'il est obligé de monter... lui qui, jusqu'à présent, n'a fait d'équitation que dans des manèges de chevaux de bois...



Mais le cheval, vexé de voir qu'on lui a collé un susel amovible enfilé sur le dos, se cabre et... envoie à quelques mètres le cavalier d'occasion !



Puis, ayant enfin pitié de lui, il va le relever et le ramener... le rapporte au quartier... Ainsi se termine l'émouvante odysée du brave Saccapuce.



— Bonsoir, monsieur Driscoll.

— Bonsoir, Hodge.

Hodge était le gardien de la « California Commercial Bank » de New-York, et l'homme bien mis à qui il venait de souhaiter le bonsoir était M. Thomas Driscoll, le caissier principal qui, la journée terminée, quittait la banque pour rentrer chez lui.

Le caissier était un homme sérieux et travailleur, toujours le premier arrivé et le dernier parti.

Aussi, le lendemain, fut-on très étonné de ne pas voir arriver M. Driscoll. Une lettre adressée à l'administration de la banque l'informait que le caissier, malade, était obligé de garder le lit, mais pensait néanmoins pouvoir reprendre son travail après un jour ou deux de repos.

Vers quatre heures de l'après-midi, un employé arriva chez M. Driscoll. Il sonna à plusieurs reprises mais personne ne répondit, ce qui était d'autant plus étrange que M. Driscoll étant alité, il devait sûrement y avoir quelqu'un auprès de lui.

L'employé apportait une lettre étrange qu'il devait remettre à M. Thomas Driscoll.

Décidé à tout prix à accomplir la mission dont il était chargé, l'employé sonna à plusieurs reprises et finalement tourna le bouton de la porte; puis pénétrant dans le couloir de la maison, il appela d'une voix forte :

— Monsieur Driscoll ! Monsieur Driscoll !

Mais personne ne répondit. L'employé fut alors très surpris de voir que la maison était déserte et que M. Driscoll n'était pas dans son lit.

La raison en fut vite découverte. Les directeurs de la « California Commercial Bank » constatèrent le jour même que Thomas Driscoll avait, pendant les six derniers mois, commis de nombreux détournements dont le total dépassait cinq cent mille francs.

Une plainte fut déposée entre les mains de la police, mais celle-ci n'ayant pu, malgré tous ses efforts, découvrir le coupable, la tâche de retrouver le caissier en fuite fut confiée à Jim Harrisson, le détective new-yorkais bien connu.

Harrisson savait bien que Thomas Driscoll était trop rusé pour quitter New-York.

Le caissier n'ignorait pas en effet que la police surveillait le départ de tous les bateaux et que les ressources illimitées de la banque seraient employées à le faire arrêter. Harrisson était convaincu que le voleur se cachait à New-York.

Il avait raison. Il l'aperçut un jour dans un des quartiers excentriques de la ville. Il était deux heures du matin. Un homme ressemblant à Driscoll d'une façon frappante sortit du brouillard qui enveloppait la chaussée et, s'apercevant qu'il était suivi, tourna le coin d'une rue et disparut.

Harrisson se lança sur ses traces mais dut abandonner la poursuite à cause du brouillard. Le détective s'arrêta.

— Voyons, où suis-je, ici ? se demandait-il.

On n'y voyait pas à dix pas devant soi, et, en poursuivant son homme, il ne put que constater qu'il s'était égaré dans la banlieue de New-York.

Il se trouvait dans une rue déserte bordée de chaque côté par quelques propriétés inhabitées et de nombreux terrains vagues.

Harrisson continua son chemin et rencontra un long mur en brique; une grille en fer faisait suite au mur et le détective, posant sa main sur la grille, se guida dans l'obscurité.

Il avançait péniblement, harassé de fatigue. Regardant à travers la grille, il aperçut une maison sombre et inhabitée; un grand écriteau annonçait qu'elle était à louer. Un portique encadrait la porte d'entrée. Le portique offrait un abri et Harrisson, épuisé, ne songeait qu'à se reposer.

Il poussa la grille d'entrée et se dirigea vers la maison. S'étant assis sur la marche du portique, il se préparait à prendre un peu de repos quand, en s'appuyant contre la porte, celle-ci céda sous le poids de son corps et s'ouvrit.

Surpris, il regarda autour de lui.

— La maison est vide, murmura-t-il, personne ne viendra me déranger, je vais dormir jusqu'au petit jour. Il n'y a rien à faire dans ce brouillard.

Il entra dans le corridor, ferma la porte derrière lui et pénétra dans la pièce qui se trouvait à sa droite. Les volets étaient fermés et la chambre était plongée dans la plus profonde obscurité. Le détective, à moitié endormi, alluma une allumette.

La pièce n'avait certainement pas été habitée depuis longtemps. Une épaisse couche de poussière couvrait le parquet et le dessus de la cheminée.

Emmitoufflé dans son pardessus, Harrisson s'allongea par terre et à peine eut-il posé sa tête sur son bras qu'il s'endormit d'un profond sommeil.

Le détective dormait depuis une heure environ lorsqu'une automobile électrique entra sans bruit dans la cour de la maison.

Un homme assis à côté du chauffeur sauta en bas du véhicule et poussa la porte d'entrée, ne s'attendant évidemment pas à la trouver fermée. Après avoir essayé en vain de l'ouvrir, il revint vers le chauffeur :

— Il y a quelque chose de louche, dit-il tout bas, est-ce que la porte ne devait pas être laissée ouverte de façon à ce que nous ne perdions pas de temps ?

— Oui, répondit le chauffeur. Mais c'est probablement le vent qui l'aura fermée.

En quelques secondes, la porte fut ouverte

et l'homme revint vers l'automobile rejoindre son compagnon.

Dans la voiture se trouvaient trois hommes. L'un d'eux était inanimé. Les deux autres, aidés par celui qui avait ouvert la porte et par le chauffeur, durent le soulever. Il fut porté dans la maison et déposé sur le parquet de la chambre située à gauche dans le corridor.

C'était un homme âgé; il était en habit, ainsi que les deux hommes qui se trouvaient avec lui dans l'automobile.

L'un d'eux se pencha sur l'homme évanoui et mit son oreille sur sa poitrine, puis il se releva et, d'un air effrayé, il dit tout bas à son compagnon :

— Potter, je crois que nous avons trop forcé la dose !

— Pourquoi ? qu'y a-t-il ?...

— On dirait que le vieux est mort !

— Non !

— Regardez vous-même !

Un des hommes avait apporté une des lanternes de l'automobile; sa vive lueur éclairait la pièce dont les fenêtres étaient murées.

— Mais oui ! dit à son tour Potter, après avoir regardé l'homme étendu par terre.

— Le bonhomme devait avoir une maladie de cœur, on ne peut pas prouver que nous l'avons empoisonné.

— Bien sûr, il faut le fouiller, il serait imprudent de laisser quelque chose derrière nous.

Ils fouillèrent le vieux monsieur et lui prirent tous les papiers qu'il avait sur lui, ainsi que son argent et ses bijoux, puis ils sortirent, fermant la porte de la chambre derrière eux.

— Ce qui est rassurant, dit Potter, c'est qu'on ne le découvrira pas de sitôt. Et puis, personne ne peut entrer sans clef.

Les deux hommes quittèrent la maison et remontèrent dans l'automobile.

La clarté du jour pénétrait dans la chambre où dormait Harrisson, lorsqu'il s'éveilla; il regarda sa montre :

— Sapristi ! neuf heures ! s'écria-t-il, contrarié d'avoir dormi si longtemps et d'avoir perdu un temps si précieux.

Il sortit dans le corridor et, avisant la chambre de gauche, il essaya d'y pénétrer. La porte était fermée à clef.

Il écouta. Sûrement, il avait entendu un gémissement.

Le détective avait toujours sur lui un passe-partout; en quelques secondes, la porte fut ouverte.

La pièce était si sombre qu'il ne vit pas tout d'abord l'homme qui gisait là.

L'ayant aperçu, il courut chercher un docteur, et ce dernier fit transporter chez lui l'inconnu, qui respirait encore.

Il n'y avait rien sur lui qui pût indiquer son identité, mais c'était évidemment un gentleman, à en juger par ses mains blanches, ses ongles soignés, la finesse de son linge et la coupe de ses vêtements.

— Cet homme a dû être attiré dans cette maison et dévalisé, dit le docteur.

Jim Harrisson était de son avis, mais il était difficile de dire si la chose s'était passée avant son entrée dans la maison ou après. Dans tous les cas, l'affaire regardait la police, et le détective revint en ville pour avoir une entrevue avec les directeurs de la « California Commercial Bank. »

Il les trouva dans une profonde consternation.

Une lettre dactylographiée était devant eux.

— Lisez ceci, monsieur Harrisson, dit l'un des directeurs, très agité, c'est de notre administrateur Julius Langham.

La lettre était ainsi conçue :

« Inutile de poursuivre Driscoll, c'est moi le coupable. Driscoll avait découvert mes agissements, et pour ne pas être dénoncé, je l'ai supprimé, je suis hors de votre atteinte et je vais me suicider. »

« JULIUS LANGHAM. »

« Aussitôt que nous avons reçu cette lettre, nous avons envoyé la police chez M. Langham. Il n'était pas chez lui, on ne l'avait pas vu depuis la veille. Il était parti à six heures pour aller dîner et n'était pas rentré. Jim Harrisson était en train d'examiner la lettre.

— Etes-vous sûr que cette signature est bien celle de M. Langham? dit-il soudain.

— Si ce n'est pas la sienne, c'est une admirable imitation, dit M. Alexander Milligan, l'un des directeurs.

— Comment était M. Langham? demanda Harrisson.

— Voici son portrait, répondit M. Alexander Milligan en désignant une photographie accrochée au mur.

Harrisson ne put s'empêcher de pousser une exclamation de surprise. La photographie était celle du monsieur âgé qu'il avait trouvé étendu dans la chambre de la maison inhabitée.

— Messieurs, dit-il, je serais heureux si vous vouliez bien m'accompagner. Je vous réserve une surprise. Nous prendrons cette lettre avec nous; elle peut nous être utile.

Jim Harrisson et les trois directeurs prirent une voiture et le détective indiqua au cocher la route à suivre.

Durant le trajet, Harrisson raconta aux directeurs ce qui lui était arrivé pendant la nuit. Au bout d'une heure de temps, la voiture s'arrêta devant la maison du docteur chez lequel l'homme dévalisé avait été transporté.

Les soupçons du détective étaient bien justifiés. Le monsieur âgé était bien M. Langham. Il avait repris connaissance et put raconter ce qui s'était passé.

Il avait dîné avec deux amis dans un restaurant à la mode et en était sorti vers neuf heures.

Le restaurant avait une entrée particulière donnant sur une petite rue tranquille, et c'est par cette porte que M. Langham était sorti.

A moitié chemin, dans la rue, il fut soudain entouré par une bande d'individus bien mis sortis d'on ne sait où qui sautèrent sur lui.

Avant qu'il pût pousser le moindre cri, un tampon lui fut appuyé sous le nez et sur la bouche. Que se passa-t-il après, il ne pouvait le dire.

— Lisez cette lettre, mon cher Langham,

et regardez cette signature, dit M. Alexander Milligan.

La figure pâle de M. Langham s'empourpra de fureur lorsqu'il en eut pris connaissance.

— Quelle infamie! s'écria-t-il, mais c'est m'accuser d'assassinat en même temps que de vol. Vous ne croyez pas ce que le faussaire a écrit là, je pense, messieurs?

— Non, bien sûr, mon cher Langham, dit M. Matthew Parker, l'un des trois directeurs, mais je me demande dans quel but cette lettre nous a été envoyée.

— Qu'en dites-vous, monsieur Harrisson?

— C'est tout simplement pour essayer de vous faire abandonner la poursuite de Driscoll, dit le détective.

« La disparition de M. Langham pouvait faire croire qu'il s'était réellement débarrassé de Driscoll et qu'il s'était suicidé ensuite. Par un hasard extraordinaire, le plan a échoué, mais il reste encore fort à faire! »

« Driscoll et ses acolytes — car il s'est fait aider par une bande, cela est clair — se cachent tout près d'ici, je suis certain d'avoir vu Driscoll la nuit dernière.

« Donnez-moi la lettre, monsieur Parker, et je me charge d'arrêter le coquin dans les vingt-quatre heures.

La lettre fut donnée à Harrisson qui, en sortant, parla au docteur :

— Connaissez-vous cette maison dans laquelle les bandits ont porté M. Langham?... lui demanda-t-il.

— Oui, il y a six ans, trois personnes qui l'habitaient furent assassinées dans des circonstances mystérieuses : aussi l'appelle-t-on la maison du crime. Elle n'a jamais été habitée depuis. Personne ne veut la louer, à cause de sa situation isolée.

Ceci rassura complètement Harrisson, il était certain maintenant que la bande avait froidement pris possession de la maison, sachant bien qu'on ne viendrait jamais les déranger.

L'endroit convenait certainement bien à leurs agissements. Ils ne pouvaient mieux trouver.

Jim Harrisson résolut d'aller faire un tour à la maison du crime.

— Les bandits vont sans doute revenir voir si leur victime est bien toujours là. Pourvu que je n'arrive pas trop tard! Peut-être qu'ils se sont déjà aperçus de ce qui s'est passé.

Précisément au moment où le détective approchait de la sinistre maison, il vit un

homme ouvrir la grille : c'était Driscoll qui, à l'aide d'une clef, pénétra dans la maison et laissa la porte entr'ouverte.

Sans aucun doute, il attendait quelqu'un.

Le détective traversa rapidement la cour et poussa doucement la porte.

Driscoll venait d'entrer dans la pièce où avait été enfermé M. Langham.

Harrisson s'avança sans bruit dans le corridor et vit Driscoll qui regardait avec stupeur la chambre vide.

Prompt comme l'éclair, le détective sauta sur lui et le bâillonna; puis, le laissant au milieu de la pièce, il referma la porte à clef. L'homme pouvait faire autant de bruit qu'il voulait, personne ne l'entendrait.

A ce moment, le détective entendit la grille d'entrée s'ouvrir, un homme entra.

Une grosse corde pendait, accrochée à un clou contre la porte dans le corridor. Rapidement, Harrisson la décrocha et se cacha derrière la porte juste au moment où elle s'ouvrait, et où le second individu entra.

Bondir sur l'homme, le terrasser et le ligoter solidement fut pour le détective l'affaire d'un instant. Surpris, l'individu n'avait pas eu le temps de faire la moindre résistance.

Jim Harrisson avait déjà fait prisonniers deux des bandits; Driscoll était en sécurité dans la chambre dont les fenêtres étaient murées et dont il ne pouvait s'échapper, puisque le détective avait la clef dans sa poche.

Harrisson conduisit tout simplement l'autre homme au poste de police le plus proche où Driscoll ne tarda pas à aller rejoindre son compagnon.

Peu après, la bande entière fut capturée.

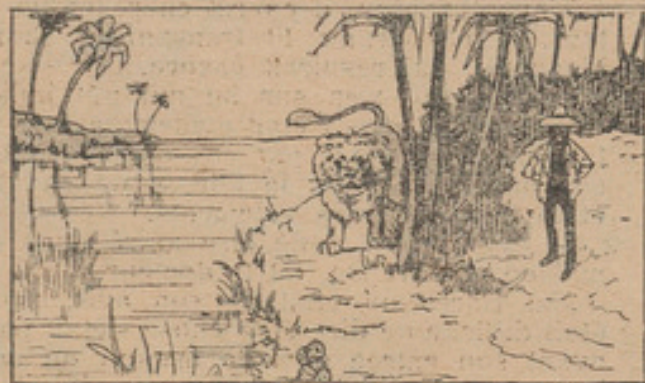
Sous le parquet d'une des pièces du rez-de-chaussée, on retrouva la plus grande partie de l'argent.

Driscoll était tombé entre les mains d'une bande de joueurs et d'escrocs qui l'avaient poussé à commettre le vol au préjudice de l'établissement dans lequel il était employé; c'est eux qui avaient comploté l'enlèvement de M. Julius Langham pour détourner les poursuites et mettre la police sur une fausse piste.

La California Commercial Bank retrouva, grâce à Harrisson, presque la totalité de la somme qui lui avait été volée et récompensa largement le détective qui avait réussi à dépister et à faire arrêter les audacieux escrocs réfugiés dans la « maison du crime ».

FORTUNIO.

MAL EN PIS



Jim, trouvant la chaleur excessive, va faire un petit tour au bord du Nil. Un lion aussi...



... et tous deux au bout du sentier se trouvent face à face.



Dans ce tête-à-tête terrifiant, Jim a une inspiration : il prend son élan...



... s'élève de terre avec une agilité tout à fait remarquable...



... passe au-dessus du lion quelque peu surpris...



... et va tomber, la tête la première, dans la mâchoire ouverte d'un crocodile qui venait de surgir de l'eau juste à ce moment.



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

XIV

(Suite.)

— Où diable va-t-il ? murmura Collin imperceptiblement.
Vallençais étudiait les traits énergiques et marqués de l'homme.
— Il est évidemment de race anglo-saxonne, dit-il. Pourtant, à moins que la vie sauvage ne l'ait profondément refaçoné, je ne le crois pas Anglais.
— Un Américain ? suggéra Colin.
— Oui, un Américain de l'Ouest, ou un Australien.
— Que fait-il ? murmura Victor de plus en plus intrigué. Tiens, voilà qu'il a trouvé une pioche !
Harley fit un geste.
— Je devine à présent !... Oui, oui, tout est clair ! Je tiens le mystère de la montagne hantée !
Collin eut un rire de bonne humeur.
— Vous devinez ? Eh bien, vous avez de la chance !... Moi, je n'y comprends rien du tout ! Qu'est-ce qu'il fait, ce vieux bandit, à piocher dans la rocaille ? C'est-il des trésors qu'il cherche ?
— Tu crois plaisanter et tu viens de tomber juste, répondit Harley. Cet homme et ses compagnons sont certainement des prospecteurs.
— Des quoi, capitaine ?
— On appelle ainsi ceux qui cherchent les mines d'or et de diamant, au Cap, en Australie ou en Californie.
Collin eut une exclamation étonnée.
— Alors, ça serait de l'or qu'il chercherait, le vieux qui s'en va, piochant de-ci, de-là, accroché au flanc de la montagne comme un pic vert au long d'un arbre ?
— Sans doute a-t-il quelque raison de supposer que du métal précieux se trouve par ici... Cette bande d'individus doit avoir découvert quelque filon qu'elle exploite, et c'est pour éviter de partager sa chance qu'elle interdit l'entrée des vallées aux voyageurs et aux habitants de la région.
Victor hochait la tête avec une surprise admirative.
— Vous avez sûrement mis le doigt dessus, capitaine !
— Regarde, regarde !
Sans se douter le moins du monde qu'il fut épié, l'homme à la barbe grise allait de roche en roche, faisant sauter des blocs de la pointe de son pic ; puis il en ramassait les fragments, les étudiait avec soin, les effritait entre ses fortes mains calleuses.
Plusieurs fois, il enfouit dans ses poches des échantillons qui lui paraissaient intéressants.
Enfin, il se redressa et promena ses regards sur l'horizon.
A une certaine distance, derrière une colline, montait une légère colonne de fumée.
Les yeux de l'homme s'attachèrent à cette fumée qui, sans doute, annonçait le repas de midi ; puis, pour achever de s'assurer de l'heure, il examina le ciel. Alors, déposant sa pioche, assujettissant sa carabine sur ses épaules, il commença à descendre de la montagne, en suivant avec une souplesse et une adresse vraiment surprenantes un chemin que l'on aurait tout au plus supposé bon pour des izards ou des chamois.
— Ma foi, il a des reins et du coup d'œil, le vieux singe ! déclara Victor d'un ton approbatif. Si nous le suivions ?
Vallençais arrêta du geste.
— Du calme !... D'abord, il nous apercevrait, et ensuite il est inutile de risquer de nous casser le cou. Cet individu a l'habitude de ce chemin, ce qui le lui rend moins périlleux... Descendons, mais par le sentier par lequel nous sommes montés, il est facile, et nous pourrions le parcourir rapidement sans crainte d'être vus et en continuant de surveiller notre homme.
Quand ils parvinrent au bas du mont, le prospecteur avait déjà disparu sous bois, tenant son cheval par la bride ; mais les deux pisteurs purent aisément le suivre, grâce à la trace fraîche et bien visible qu'il laissait derrière lui.
Le bruit d'un plongeon dans l'eau les frappa.
— Le gibier passe la rivière ! observa Collin.

— Il doit y avoir un gué, dit Vallençais, et il nous faudra le traverser aussi.

— Justement, nous n'avons pas pris de bain aujourd'hui ! remarqua Victor en riant.

Cependant, au moment où ils allaient s'engager dans le courant peu profond de l'eau claire, un bruit rapproché les fit tressaillir et se rejeter sous bois.

A peine s'étaient-ils dissimulés derrière les broussailles et les roseaux, qu'ils virent apparaître, à cheval, deux des hommes qui tenaient naguère un conciliabule avec le chef.

L'un était grand, fort, blond, la physionomie placide et honnête ; l'autre, beaucoup plus jeune, très brun, l'œil inquiet et faux, avait sur ses traits une expression bien marquée de vice et de férocité.

Ils s'entretenaient dans cet anglais vulgaire, plein d'argot et d'expressions empruntées à toutes les langues, que l'on entend dans les milieux d'aventuriers où les nations les plus diverses sont mêlées.

Tous deux passèrent devant le buisson qui cachait Vallençais et Victor sans apercevoir ceux-ci, et ils firent descendre leurs chevaux dans la rivière.

A cet instant, par un hasard, le jeune cavalier brun se retourna sur sa selle. Ses yeux perçants distinguèrent sous les feuillages le canon brillant de la carabine de Vallençais.

Avec la rapidité d'un éclair, il arracha un revolver de sa ceinture et tira au jugé.

Mais, aussi prompt que son adversaire, Harley s'était jeté à plat ventre. La balle siffla dans les branches au-dessus de lui. Puis, aussitôt redressé, il épaula et tira : le jeune homme se renversa sur la selle avec un cri sourd et le poney affolé partit au galop ; dix mètres plus loin, le cadavre chavirait dans les herbes.

En même temps, Vallençais, imité par Collin, mettait en joue le second cavalier, qui n'avait pas bougé ni essayé de faire usage de ses armes.

— Rendez-vous, ou vous êtes mort !

Avec une tranquille bravoure, l'aventurier haussa les épaules.

— Pardieu ! fit-il rudement, vous pouvez bien me tuer !... Pour la vie que je mène ici, je ne la regretterai guère ! Mais, ce que vous auriez de mieux à faire, si vous tenez à l'existence, c'est de filer au plus vite.

Surpris par ces paroles, Harley baissa sa carabine.

— Si l'y a moyen d'être amis, je n'ai pas la moindre envie de vous tuer, camarade ! s'écria-t-il. Je n'ai fait que riposter à l'envoi de votre compagnon !

Mais l'autre secoua la tête d'un air sombre.

— Du moment que vous avez pénétré jusqu'ici, vous êtes condamnés... Il n'est pas en mon pouvoir de vous sauver... Tout ce que je puis, c'est de vous conseiller d'essayer de vous échapper de cette vallée maudite...

Vallençais continua sa phrase d'une voix ferme :

— Où une bande de prospecteurs déterminés à garder pour eux seuls les bénéfices de leur découverte assassinent sans pitié les nouveaux survenants... Oui, oui, je sais ! Nous avons vu les squelettes de la grotte !

L'homme blond avait tressailli ; puis, retombant à sa morne indifférence :

— Eh bien, si vous savez le mystère de la montagne, vous êtes d'autant plus certains de mourir... à moins d'un miracle.

Vallençais s'approcha de l'homme avec intérêt.

— Voyons, camarade, vous me paraissiez supérieur à votre existence... Peut-être avez-vous d'autres compagnons qui regrettent aussi les crimes qui se passent ici ?

L'homme hochait la tête.

— C'est bien vrai ! Certains, parmi nous, donneraient la moitié de leur avoir pour être débarrassés de ceux qui nous forcent au crime...

— Eh bien, unissons nos efforts et réduisons à l'impuissance les mauvais d'entre vous.

L'homme blond jeta un coup d'œil surpris sur Vallençais.

— Vous êtes peut-être capable d'exécuter ce que vous dites, car vous m'avez l'air d'un homme joliment résolu. Mais, quant à moi, je ne puis vous aider.

— Pourquoi ?

L'autre répondit avec une rude franchise :

— Oh ! ce n'est pas que je me ferais un remords de trahir la canaille qui nous gouverne... Mais je suis persuadé qu'en fin de compte c'est lui qui aura le dessus... et si je ne tiens pas beaucoup à la vie, je ne me soucierais tout de même pas du genre de mort que le gredin me réserverait !

Collin regardait autour de lui avec inquiétude, écoutant les bruits lointains.

— Capitaine, dit-il, nous perdons beaucoup de temps, il faudrait décider ce que nous devons faire... J'ai idée que le cheval de l'homme tué va donner l'alarme et que nous aurons bientôt une bande sur le dos.

— Tu as raison, répondit Harley avec calme. Dépêchons-nous d'agir.

Tout en causant avec le cavalier, il s'était de plus en plus rapproché de lui. D'un geste brusque et violent, il le désarçonna : l'homme tomba dans l'eau et, tandis qu'il se débattait surpris et à demi suffoqué, Vallençais lui lia fortement les bras et le bâillonna à l'aide de sa ceinture.

Collin était déjà à ses côtés.

— Ah! vous êtes expéditif! murmura-t-il avec admiration.
— Conduis cet homme dans les fourrés et tâche de vous dissimuler parfaitement tous deux et surtout de ne laisser aucune trace de votre passage. Demeure sans bouger jusqu'à ce que tu entendes mon sifflet de bord.

— Quel commandement, capitaine?

— Celui de « Tout le monde sur le pont ».

Harley avait mis sur sa tête le chapeau du prisonnier, drapé son manteau sur ses épaules et il sauta légèrement sur le poney.

— Attends-moi une heure ou deux, et après, si je ne suis pas revenu, tâche de sauver ta peau.

Une émotion se répandit sur les traits du jeune marin.

— Où allez-vous, capitaine?

— Au campement de ces gens.

Collin s'approcha avec timidité.

— Capitaine... c'est peut-être la dernière fois qu'on se voit... Voulez-vous me serrer la main?

Harley sourit.

— Que tu es enfant!

Et, après une longue étreinte, il se redressa, fit un signe amical et, excitant son cheval, il se dirigea résolument vers la fumée qui indiquait le lieu de réunion des prospecteurs.

Il n'avait qu'à laisser à sa monture la liberté de le conduire; celle-ci se dirigerait sûrement par le plus court chemin vers sa demeure.

En effet, peu d'instants plus tard, du haut de la colline que l'on venait de gravir, Vallençais aperçut le camp.

C'était, au bord de la rivière, à l'ombre d'immenses sycomores, une dizaine de cabanes en bois, plusieurs hangars et une sorte de parc enclos de barrières où paissaient une vingtaine de chevaux, de moutons et de vaches.

Comme on ne pouvait pénétrer dans la vallée que par trois passages que les prospecteurs surveillaient avec vigilance, leur campement n'était aucunement fortifié. D'ailleurs, ils n'avaient à redouter que la venue de quelques voyageurs isolés, la population nègre des régions environnantes ayant trop peur des légendes qui couraient pour se hasarder dans ces parages.

Vallençais était descendu de cheval, il avait rendu la liberté à celui-ci qui galopa aussitôt vers le parc, et, se dissimulant dans le bois, il examina ce qui se passait dans le camp.

Deux ou trois hommes s'étaient emparés du cheval du cavalier tué et discutaient avec animation. Lorsque le poney que venait de lâcher Harley arriva à son tour, ce furent de nouvelles exclamations.

Et Vallençais vit aussi, avec une profonde surprise, une étrange colonne sortir des bois. Conduits par des blancs, c'étaient des nègres presque nus qui, tous, portaient aux pieds des fers énormes, reliés par des chaînes qui ne leur permettaient qu'une marche lente et embarrassée.

L'épuisement et l'abrutissement de ces créatures se voyait dans leur attitude brisée, sur leur visage morne et ravagé.

Ils s'assirent en silence sous les hangars et une dizaine de négresses apparurent, apportant de la nourriture en de grands plats de terre, de l'eau en des jarres. Elles distribuèrent les portions aux esclaves, qui les dévorèrent gloutonnement.

Harley hocha la tête, murmurant à part lui :

— Il y a ici évidemment l'exploitation en grand d'une mine d'or, que les misérables ont organisée en secret, en capturant des esclaves et en se débarrassant de tous les indiscrets. Sans doute attendent-ils d'avoir amassé assez de richesses pour en effectuer le transport vers la côte et abandonner l'extraction.

Deux par deux, les hommes envoyés en reconnaissance rentraient au camp; et, malgré l'émotion causée par la disparition de deux de leurs camarades, le besoin de se repaître prévalut chez ces hommes grossiers. L'on dînait avant de se lancer à la poursuite des mystérieux agresseurs.

Harley put compter la bande des blancs : elle se composait de quatorze individus. Cinq d'entre eux étaient évidemment dans un accord absolu avec le chef et portaient tous comme celui-ci sur leur physionomie les signes de la violence et de la cruauté.

Quatre autres brutes, mornes et indifférentes, ne s'occupaient même pas de ce qui passionnait leurs camarades. Le reste, en un groupe à part, jetait des regards méfiants et hostiles à la troupe des courtisans du chef.

— Ou je me trompe fort, ou ceux-ci sont les amis de mon prisonnier, pensa Harley.

Et il étudia attentivement les traits de ces hommes qui, à un moment donné, seraient susceptibles de devenir des alliés.

Cependant, tandis que, pour prendre leur repas, la plupart des hommes entraient dans la maison du chef, le groupe que Harley suivait du regard avec persistance se rendit dans la baraque de l'un d'eux, à la porte de laquelle une jeune négresse venait d'apparaître, un plat de viande rôtie aux mains.

Alors Vallençais se décida brusquement. Enfonçant son chapeau sur sa tête, il sortit hardiment du bois et longea les demeures par derrière, pour gagner celle où dinaient ceux qu'il présumait les préférés de son prisonnier.

Il ne rencontra qu'une négresse qui poussa une exclamation en l'apercevant; mais, dissimulant son visage dans son manteau, il lui fit signe de se taire et passa précipitamment.

Il entra avec rapidité dans la pièce où étaient attablés les cinq prospecteurs.

Un cri de surprise général accueillit son entrée. On le prenait pour l'homme blond.

Il enleva son chapeau et montra aux regards stupéfaits de l'assistance un visage inconnu, fier et résolu, au lieu des traits familiers que l'on s'attendait à voir.

— Gentleman! s'écria-t-il promptement en anglais. Je viens à vous en ami, mais sachez que votre camarade est ici près, au pouvoir de mes hommes, et que sa vie dépend du calme avec lequel vous m'écoutez!

Tous s'étaient levés, en désordre.

— Bill Kearney! Où est Bill Kearney? criait-on.

Vallençais fit un signe impérieux.

— Silence!... Écoutez-moi en paix et n'attirez pas ici vos autres camarades!

— Rends-nous Bill! s'écria un jeune homme en s'élançant vers Harley, le revolver au poing.

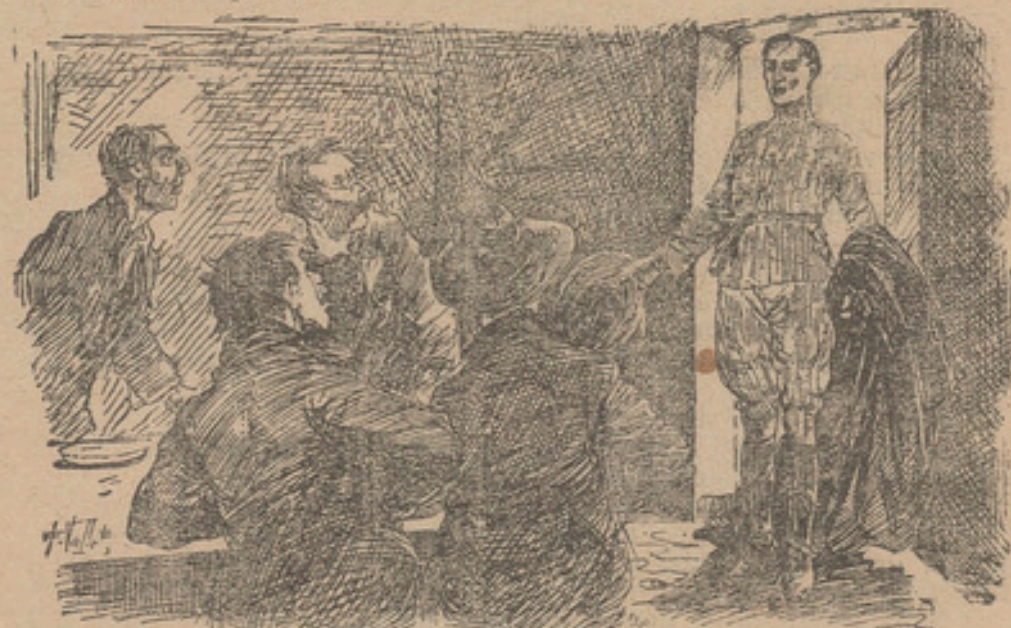
L'autre le repoussa du geste.

— Baissez votre arme, brute! Ne pouvez-vous m'écouter? Bill n'a aucun mal, et, si vous voulez suivre ses conseils et les miens, dans une heure vous serez les maîtres ici, et les brigands qui vous asservissent seront mis à la raison!...

Bien qu'il parlât d'une voix sourde, qu'il ne fit aucun usage de ses armes, son attitude, l'expression de ses traits, tout en lui inspirait tellement le respect que ces hommes, prêts à le frapper, reculèrent.

— Qui êtes-vous? demanda l'un d'eux.

— Un ami de Bill! répondit Harley avec assurance. Il m'a dit tout ce qui se passait ici, tout ce que souffraient les malheureux qui traînent là-bas leurs fers, les injustices dont vous aviez à vous plaindre, et je viens pour que tout ceci cesse et que les droits de tous soient respectés.



Il enleva son chapeau et montra aux regards stupéfaits de l'assistance.

Un homme mûr, le seul individu âgé de l'assistance, s'approcha.

— Si vous êtes l'ami de Bill, pourquoi n'est-il pas avec vous?

— Il m'a donné ses vêtements pour que je puisse parvenir près de vous sans être inquiété.

Un voix dolente s'éleva.

— Dis que tu l'as tué et que tu l'as emparé de ses habits!

Vallençais domina la clameur hostile que ces paroles soulevaient.

— Imbécile!... Quel intérêt aurais-je à venir parmi vous, à risquer de me faire assassiner par vous? Je vous répète que je n'ai que le désir de vous être utile, de faire cesser les crimes et les injustices qui s'accomplissent journellement dans cette vallée maudite... Si, tous, vous aviez été des bandits, je vous aurais tous massacrés, mais j'ai reconnu qu'il y a dans votre bande de braves gens intimidés par des gredins, et qu'il s'agit seulement de les enhardir pour qu'ils traitent ceux-ci comme ils le méritent!

Un murmure approbateur courut.

Mais un des auditeurs jeta, d'une voix bourrue :

— Tout cela est fort bien, mais que nous proposez-vous de pratique, l'inconnu?

— Je vais rejoindre Bill Kearney et mon compagnon à l'endroit où je les ai laissés; Bill rentrera ici, et cette nuit nous surprendrons votre chef et ses amis.

— Et si vous réussissez, qu'en ferez-vous? questionna une voix hésitante.

Vallençais répondit brièvement :

— Qu'a-t-on fait des vingt ou trente ignorants dont les squelettes sont exposés ici près?

Un grand jeune homme brun frappa du poing sur la table, tout à coup surexcité.

— Il a raison! Il y a longtemps que je vous dis que les crimes que nous tolérons, dont nous sommes complices, me donnent le cauchemar!... S'il faut la mort de Richard Coxton pour qu'ils cessent, qu'il meure!

Un cri de haine sortit de toutes les poitrines.

— Oui! que Coxton meure!...

(A suivre.)

DANIEL HERVEY.

LES POTS DE MIEL



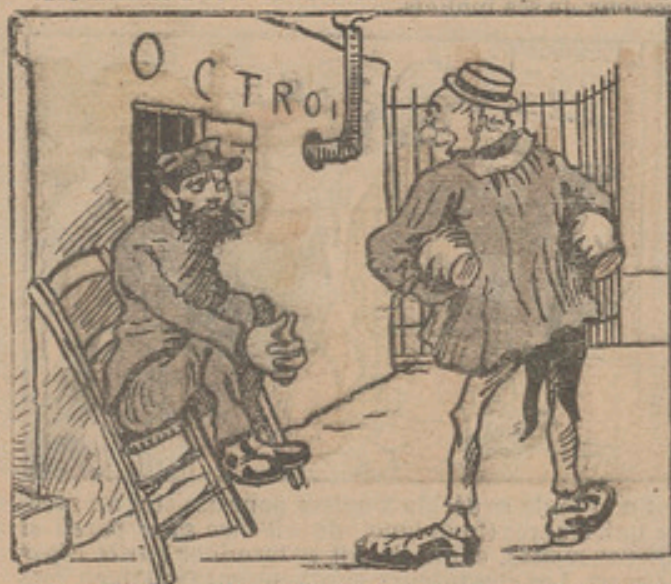
Les abeilles de Hymette fabriquent, dit une très vieille histoire, un miel délicieux, mets favori des dieux de l'Olympe. Mais ce miel n'était certainement qu'une fade mélasse à côté de celui des ruches du père Piarrou.



Certes, les soins ne leur manquent pas; le jardin abonde de fleurs rares, et ce miel supérieur est coté cher par leur propriétaire, qui prétend que ses abeilles ont des procédés de fabrication ignorés des autres abeilles.



La récolte faite, le père Piarrou s'est décidé à se défaire de son trésor. Il l'a mis dans 2 pots qu'il porte dans l'intention de le vendre, au marché de la ville.



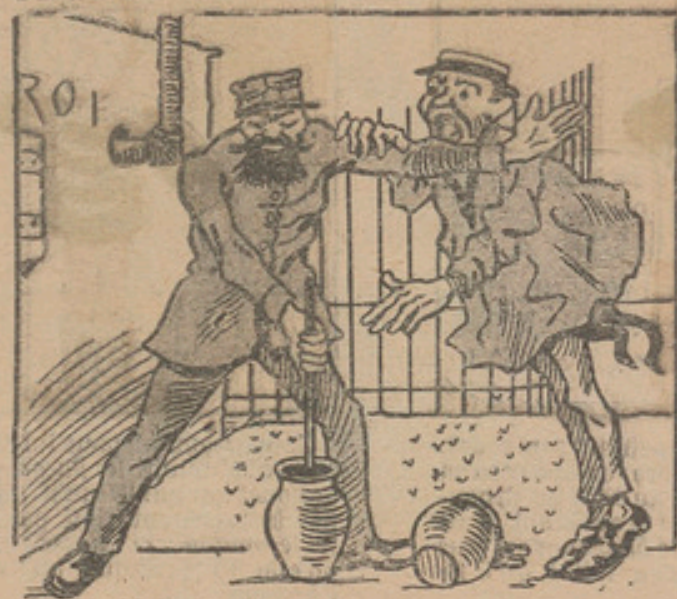
Il y va, aussi joyeux que la laitère au pot au lait, supputant tout le bénéfice à réaliser sur le merveilleux produit, quand, soudain, à la porte de la ville, il se heurte à l'inquisition, en la personne d'un agent du fisc.



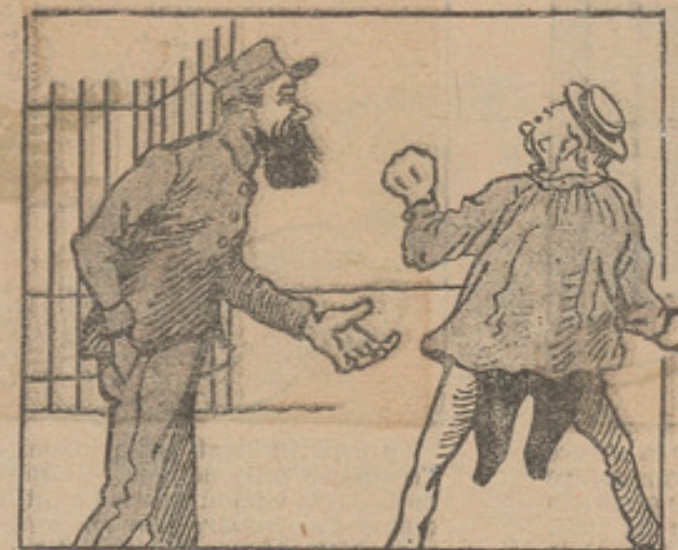
« Ben quoi! C'est-y qu'vous voulez m'acheter du miel? » demande le naïf Piarrou. Mais l'agent du fisc, péremptoire, lui ordonne de découvrir ses pots. On ne discute pas avec l'autorité.



Puis, le vandale plonge une longue sonde dans le miel, devant le malheureux Piarrou, écrasé de stupeur. Il le tourne, le retourne et en fait une marmelade immonde.



... une marmelade de mouches, car la chaleur est torride et une nuée de mouches, attirée par le sucre, s'est précipitée dans le miel.



Hélas! le second pot subit le sort du premier. « C'est bien du miel, constate le gabelou impassible et ironique, son opération achevée, vous me devez 0 fr. 75 centimes. » Mais...



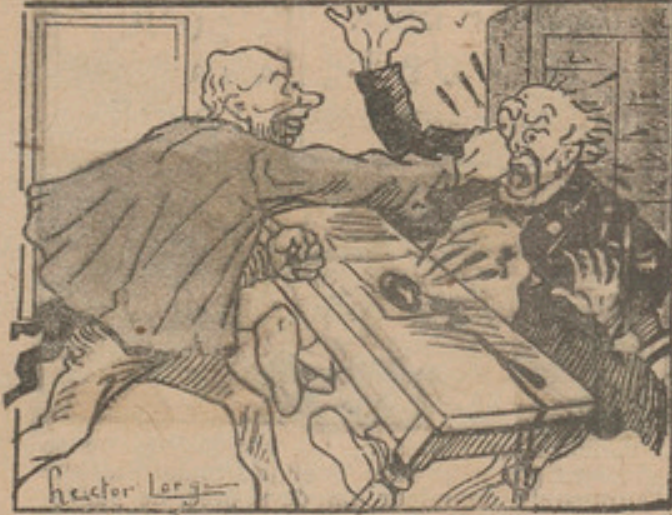
... Piarrou, furieux (mettez-vous à sa place), ne veut rien savoir et court chez le juge de l'endécot, auquel il compte son cas en larmoyant.



« Mon ami, dit le juge, puisque ce sont les mouches qui ont gâté votre miel, ce sont elles les seules coupables. Vengez-vous sur elles, c'est le conseil que je vous donne. — Merci bien, m'sieu! si c'était un effet de votre bonté...



« ... vous pourriez pas me le mettre par écrit. — Voilà, mon ami. » Jus e à ce moment une mignonne mouche, vient se poser sur le nez bourgeonné de M. le Juge. « Sapristi! hurle Piarrou, en décochant, de toute sa vigueur.



décuplée par sa rage, un magistral coup de poing sur le nez vénérable, sapristi! En voilà une qui n'y coupera pas! » La mouche était peut-être partie, mais le nez était encore là, et Piarrou avait sa grâce dans sa poche.

LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD (Suite.)



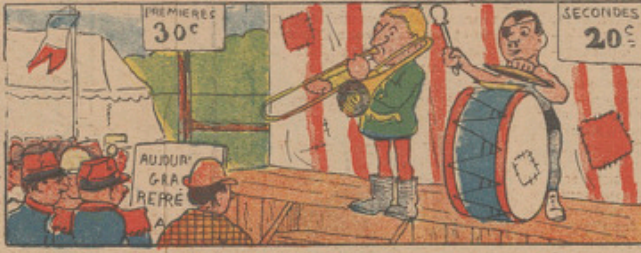
Les « Pieds Nickelés », grâce à la petite somme qu'ils avaient ramassée au cours de leurs deux séances en plein air, purent monter une modeste baraque. Ils étaient seuls à opérer en grand. Croquignol a baptisé la baraque du titre pompeux de « Grande Ménagerie Parisienne ».



Ribouldingue, qui, à lui seul, devait figurer les hôtes de la ménagerie, glissa dans une peau de lion (imitation). L'heure approchait, chacun se prépara.



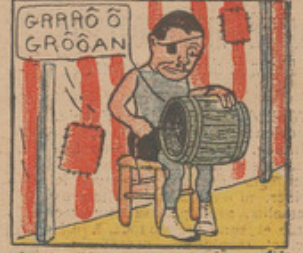
Croquignol, qui devait remplir le rôle de dompteur, avait revêtu un dolman à brandebourgs dorés, beaucoup trop grand, et il avait enfilé une paire de bottes également un peu larges pour la grosseur de ses mollets.



Quand l'heure de la représentation arriva, Ribouldingue entra dans sa cage, et Croquignol et Filochard commencèrent la parade. Attirés par les sons mélodieux de : *Piens, Poussé et de la Petite Tonkinette*, les badauds s'arrêtèrent devant la « Grande Ménagerie Parisienne ». Quand la foule fut assez nombreuse, Filochard disparut, tandis que Croquignol prit la parole : « Entrez, entrez, mesdames et messieurs ! Venez voir le travail remarquable des nombreux fauves présentés par les célèbres dompteurs Croquignol et Filochard. »



A ce moment un grognement épouvantable se fit entendre. « Approchez, messieurs, dames, écoutez les terribles rugissements du lion géant d'Abyssinie, que j'ai l'honneur de vous présenter moi-même tout à l'heure. Le même qui la semaine dernière, a dévoré le dompteur Citrouillardos, sa femme et sa belle-mère ! »



Les terribles rugissements du lion géant animal, étaient tout simplement provoqués par Filochard qui dans sa coulisse tirait de toutes ses forces par secou ses sur une ficelle enduite de poix.



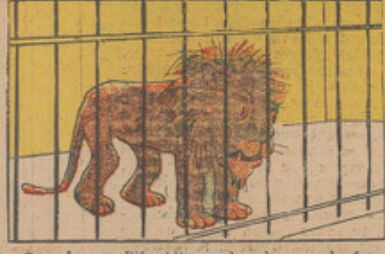
Malgré tous ses bouillonnements, Croquignol continuait avec assurance que le public ne s'empres- sât guère : « Allons, allons, mesdames, dépechez-vous, car il n'y aura pas de place pour tout le monde. Une nombreuse et élégante société attend déjà à l'intérieur ! »



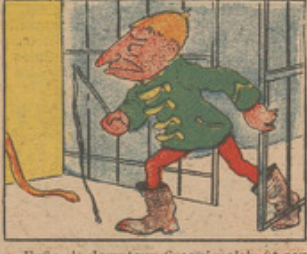
Il faut dire que la nombreuse et élégante société qui se trouvait à l'intérieur se composait d'un seul et unique personnage qui n'avait pas s'était précipité, aux premiers coups de grosse caisse, pour être certain d'être bien placé.



Enfin la foule se décida à entrer pour assister au spectacle qui, d'après Croquignol, devait être sans pareil et unique au monde, et qui devait se terminer par le repas des fauves. Les spectateurs s'entassèrent tant bien que mal dans l'étroite baraque.



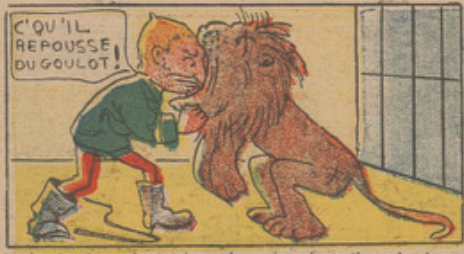
Dans la cage Ribouldingue dans la peau du fauve attendait avec impatience le commencement de la représentation. Aussi vit-il avec satisfaction la salle se remplir. On allait bientôt commencer ! Ce n'était vraiment pas malheureux, car dans son complet en peau de bique Ribouldingue commençait à avoir chaud.



Enfin, le dompteur Croquignolski fit son entrée dans la cage du redoutable fauve, qui, sous l'œil du bellâtre, se livra à des exercices aussi nombreux que variés. Filochard, derrière la cloison, continuait à pousser les terribles rugissements à l'aide de sa ficelle poisseuse.



« Voyez, mesdames et messieurs, ce qu'il a fait de rage et d'audace, pour dresser ce féroce animal. Grâce à son sang-froid et à sa patience je suis parvenu à le rendre aussi obéissant, aussi soumis qu'un caniche. Voyez plus tôt. » Et sur un geste de son dompteur, le terrible lion géant d'Abyssinie fit le beau pour saluer l'honorable société.



« A présent, mesdames et messieurs, je vais continuer la séance par un travail beaucoup plus fort et plus périlleux. Je vais mettre ma tête dans la gueule du terrible fauve. » Et joignant le geste à la parole, Croquignol plongea son blair dans la mâchoire du lion. Mais à peine eut-il avancé la tête qu'il la retira, en faisant la grimace. Justement, ce jour-là, Ribouldingue avait mangé de l'ail et Croquignol trouve que, même pour un fauve, il avait l'haleine un peu forte.



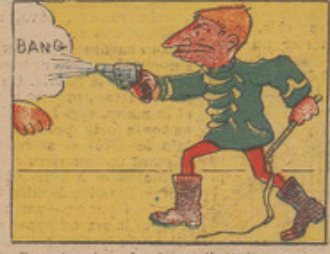
Ce petit incident passa inaperçu. Lâchant son fouet, Croquignol prit une pose héroïque et bravement posa sa botte sur la tête du fauve. Ce fut alors au tour de Ribouldingue d'en prendre pour son grade, car Croquignol avait probablement marché dans ce qui porte bonheur ; en tous cas, ça ne sentait pas la rose. Peu s'en fallut qu'il ne tombât asphyxié !



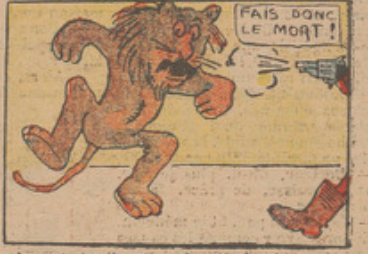
Heureusement pour lui, Croquignol enleva à temps le facon d'odeur et annonça au public qu'il allait terminer la représentation par un spectacle unique : la chasse au lion, telle qu'elle se pratique au centre de l'Afrique.



Et aussitôt, armé d'un pistolet et de son fouet, Croquignol se mit à gesticuler en poussant des cris au milieu de la cage, tirant de nombreux coups de feu et faisant claquer vigoureusement son fouet, pendant que le fauve, bondissant d'un coin à l'autre de la cage, rugissait avec fureur.



Pour terminer la chasse, il était convenu que Croquignol devait tirer. Mais, il déclara donc son arme à deux pas de Ribouldingue, qui devait tomber et faire le mort. L'arme était naturellement chargée à blanc et le lion devait mettre de la bonne volonté pour se laisser occire, mais pour une raison ou pour une autre Ribouldingue ne tomba pas.



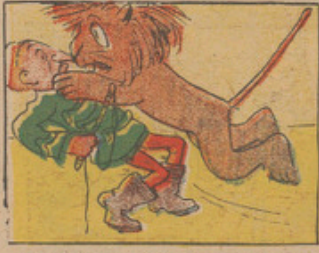
Au contraire, il continua à gesticuler et à gambader de plus belle. Croquignol débâta alors pour la sixième fois son revolver sous le nez de l'animal, en lui criant à mi-voix de faire le mort. Mais n'obtenant pratiquement rien, Ribouldingue ne tomba toujours pas.



Pendant ce temps-là, les spectateurs ne se gênèrent pas pour faire quelques remarques sur l'adresse du dompteur qui, de si près, ne parvenait pas à abattre l'animal.



Voyant que Ribouldingue ne se décidait pas à tomber, Croquignol saisit son fouet et en porta un coup violent avec le manche sur le crâne de Ribouldingue qui tomba en hurlant comme un putois.



Mais à peine à terre, ce dernier, furieux, se releva et bondit sur Croquignol qui fut à son tour culbuté au milieu de la cage. Oubliant respectivement leur rôle, lion et dompteur en vinrent aux mains, et offrirent au public un numéro qui n'était pas du tout marqué dans le programme.



L'infortuné dompteur passa un mauvais quart d'heure. Au cours de la lutte, Ribouldingue perdit la tête, c'est-à-dire sa tête de lion en carton. Ce fut alors le signal d'un vacarme épouvantable. Criant, gesticulant, les spectateurs furieux se levèrent de leurs bancs...



et commencèrent à démolir la baraque, réclamant à grands cris le remboursement de leur argent. Tout le matériel fut démolit et bientôt de la « Grande Ménagerie Parisienne », il ne restait plus que des débris de planches et quelques morceaux de toile déchiquetée.



Croquignol, Ribouldingue et Filochard ne furent point épargnés et subirent un passage à tabac en règle. Quand la foule enfin apaisée se retira, les trois compères, sortant avec peine de dessous les débris, purent constater d'un œil navré toute l'étendue du désastre. Tout était démolit, anéanti ! La « Grande Ménagerie Parisienne » n'existait plus ! Et tout cela à cause de cet abruti de Ribouldingue qui n'avait pas voulu faire le mort. (A suivre.)

TRAITE SUR L'OBESITE

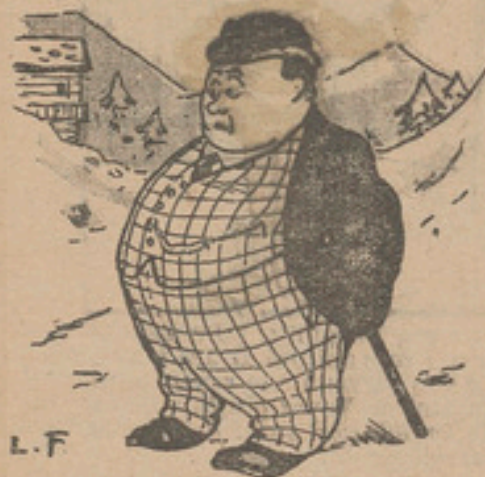
Légende des pays alpins.

C'était dans une ville de Savoie, à quelques centaines de mètres d'altitude, un homme vivait retiré du monde et inconnu de tous.

Son âge, personne ne pouvait le deviner, ni d'après ses traits gros et amollis, ni d'après sa tournure lourde et jeune malgré tout. Avait-il vingt, trente ou quarante ans, nul n'aurait pu le dire.

Trois personnes au monde avaient l'honneur de l'apercevoir : le pâtissier, le restaurateur et le marchand de vin ; mais alors là il y passait le plus clair de ses journées et l'on eût dit que manger était sa seule occupation.

Il arriva qu'un jour Timothé Rondouillard (c'était son nom) se livra à de graves et tristes ré-



flexions : « Enfin, se dit-il, j'engraisse, et d'une façon des plus inquiétantes ! Diable ! si j'allais être obligé de me mettre à la diète !... Oh ! non ! Tout plutôt que cela. » Et il recommença son habituel traitement. Mais au bout de quelques semaines, navré du respectable volume qu'il atteignait, notre homme s'en fut à la ville consulter un disciple d'Hippocrate.

— Docteur, dit-il, plus je vais, plus j'engraisse, de grâce, faites-moi maigrir.

— Voyons un peu, fit le médecin. Et après avoir compris les causes de cet embonpoint, il ajouta :

— Voici l'ordonnance : nourriture très légère, thé, vinaigre ; ni gâteaux, ni beurre, ni bière, ni...

— Assez, assez, docteur, veuillez me trouver autre chose.

— Que voulez-vous, cher monsieur, je ne puis vous prescrire meilleurs remèdes ou alors faites du sport, encore du sport, toujours du sport.

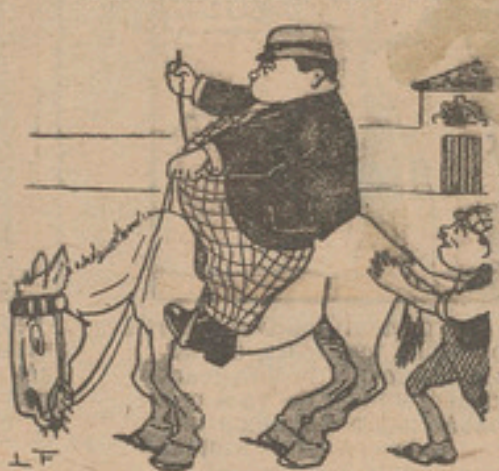


Sans en entendre plus long, voilà déjà Timothé chez un marchand de bicyclettes, et psst... en route !

Ah bien, ouiche ! Mon bonhomme

n'avait pas fait deux kilomètres que la bicyclette s'effondrait sous lui en débris lamentables.

— En voilà encore une ! hurla-



t-il. Sacrebleu ! Je ne suis pourtant pas un cent kilogs.

— Ma foi, t'en es pas loin ! fit un chemineau goguenard, qui avait entendu la réflexion en passant.

A ce mot, la situation de Rondouillard se révéla à lui dans toute son horreur.

— Je maigrirai, fit-il, dussé-je y laisser ma peau. Et ce disant, il se rendit au manège le plus proche.

— Je voudrais un cheval, demanda-t-il, le plus fougueux, le plus vif, quitte à être fichu par terre...

Oust ! il l'enfourcha ; mais à la grande stupefaction de l'écurier et des badauds, impossible de faire démarrer la monture qui pliait sous le poids de son cavalier.

Jurant, tempêtant, Timothé disparut.

Peu après, il entra dans une maison de sport.

— Donn'-moi des skis, cria-t-il, capables de porter un cent kilogs.

— Alors, cela doit être pour lui, marmonna l'employé railleur.



Puis, plus haut :

— Voici votre affaire, monsieur.

Ah ! Enfin, il se sentait plus heureux, échappant déjà mille projets où il se voyait l'égal de don Quichotte ; et il résolut de commencer sa cure le plus tôt possible dans la montagne, à l'abri des humains.

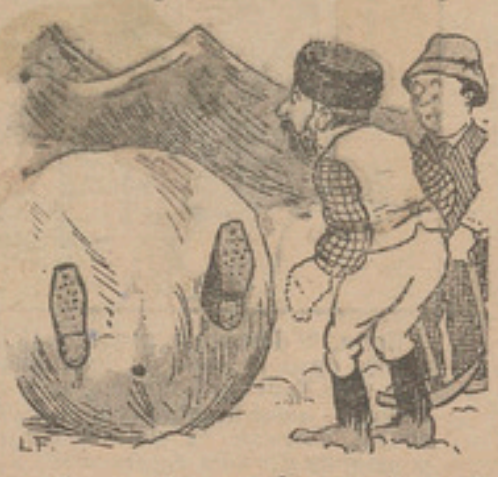
Il partit donc un beau matin, et le voilà à l'œuvre. Tout s'annonçait bien, et déjà il souriait, s'imaginant maigrir à vue d'œil, quand un sinistre craquement se fit entendre. Rondouillard venait de faire un faux pas et roulait sans pouvoir se relever le long du versant de la montagne.

Il se sentit cahoté, projeté d'un côté et de l'autre et, ô terreur ! l'entraîna dans sa chute la neige qui s'amoncelait autour de lui. Ses pieds en furent couverts, ses jambes, puis son corps tout entier, et Timothé à ce moment perdit connaissance.

Le bloc neigeux roulait toujours, emporté dans une course vertigineuse et se grossissant démesurément. Ce n'est que longtemps après qu'il échoua enfin sur la route contournant le pied de la montagne, et c'était étrange de considérer ce bloc de fantaisie, d'une éblouissante blancheur, là, obstruant la route déserte.

Fort heureusement pour son locataire, cette monstrueuse boule de neige ne devait pas séjourner longtemps à cet endroit ; des plaintes ayant été portées par des touristes ou paysans, dont les voitures étaient forcées de stationner faute de passage, le maire se trouva forcé d'envoyer une équipe d'ouvriers qui, munis de pics ou de pioches, s'apprêtèrent à débayer la route.

On entama donc le bloc, qui, petit à petit, se désagrégeait. Mais à surprise ! un des travailleurs aperçut soudain un soufflet, puis deux. On prit alors d'innies pré-



cautions et quelques instants après Timothé fut entièrement visible, maigre, hâve, méconnaissable, inanimé.

Lois encore d'être remis de leur stupeur, les ouvriers transportèrent le corps à la mairie. On l'allongea sur le divan, près de la cheminée ; et le maire, appelé aussitôt, dressa en toute hâte procès-verbal, constatant le décès et se retira ensuite, laissant les ouvriers à leurs commentaires et à leurs dissertations.

Mais il arriva bientôt que la chaleur du foyer agissant sur Timothé, celui-ci laissa échapper une plainte et essaya quelques mouvements.

Ce fut alors un « sauve qui peut » général ; tous s'enfuirent, qui par les portes, qui par les fenêtres, laissant notre héros absolument ahuri de se retrouver, lui, Timothé Rondouillard, maigre comme un clou, et surtout dans un appartement lui étant absolument étranger.

La porte s'ouvrit bientôt, et M. le maire, effrayé par la débandade des



ouvriers, vint lui-même se rendre compte des faits.

Quand il aperçut, Rondouillard tout prêt à s'enfuir, sa fureur ne connut plus de bornes. Ses joues

s'empourprèrent, ses yeux devinrent hagards et bondissant sur Timothé, cette fois réellement plus mort que vil, il lui cria :



— Vous croyez peut-être, l'ami, que je vais me laisser traiter de fou à cause d'un soi-disant mort qui revient à la vie ! Votre décès est constaté, j'ai commandé votre bière, vous ne sortirez d'ici qu'entre quatre planches, je vous le garantis.

A ces mots, les cheveux de Rondouillard se dressèrent sur sa tête, et, sentant que s'il tardait un instant sa situation était désespérée, il s'élança sur le maire, le renversa, le garrotta et, après l'avoir bâillonné, l'étendit à sa place sur le divan.

— Adviennent que pourra, lui dit-il, tu sauras, mon vieux, ce que c'est agréable d'être mort quand on ne l'est pas !

Et, profitant du désarroi dans lequel sa résurrection avait mis les habitants du village, il s'enfuit en courant et ne s'arrêta que tout au loin, quand il se sentit en sûreté, dans la bicoque d'un brave paysan auquel il conta son histoire.

Mais ce n'est qu'après maintes recherches que Timothé put se souvenir de son achat de skis et de sa chute dans la montagne ; peu à



peu, il se rappelait ses premiers essais, sa chute, puis une angoisse terrible... et c'était tout.

Fort heureusement pour lui, il avait dû tomber ensuite dans un état léthargique qui l'avait préservé dans son horrible emprisonnement.

S'animant peu à peu, il apprit au paysan la raison qui l'avait forcé à faire du sport.

— Et de tous les traitements, ajouta-t-il en riant, c'est ce dernier, je crois, qui m'a le mieux réussi.

Quelques jours après ils se quittèrent bons amis, non sans s'être fait la très juste réflexion qu'il serait peut-être hasardeux de renouveler l'aventure.

Avis à vous, lecteurs : si parmi vous il s'en trouve désirant tâter l'expérience, qui sait ? le traitement réussirait peut-être, mais je l'avoue franchement, je ne m'y risquerais pas. DOLLY.

TERRIBLE AVENTURE D'UN LANCIER



Pendant la campagne de Russie, en 1812, Onésime Bridoïs, lancier d'un régiment de la vieille garde, fut placé en sentinelle à la lisière d'une immense forêt de sapins. Il faisait un froid terrible.



Puis l'armée continua sa route et Bridoïs, engourdi par le froid et accablé de fatigue, s'endormit d'un profond sommeil à cheval appuyé sur la lance.



La nuit venant, Bridoïs s'engourdissait de plus en plus. Pendant ce temps, la neige tombait à gros flocons et le recouvrait entièrement ainsi que son cheval et les arbres de la forêt.



Il resta ainsi tout l'hiver jusqu'aux premiers rayons de soleil du printemps suivant qui, faisant fondre la neige, convertirent le sol en un marais boueux dans lequel Bridoïs faillit plusieurs fois être englouti ainsi que son cheval.



Mais, grâce à sa lance sur laquelle il s'appuyait, il put se maintenir jusqu'au moment où, la neige tombant de plus en plus compacte, son poids les fit enfoncer, lui et son cheval, dans la terre détrempée.



...sur laquelle tous deux continuèrent leur sommeil d'engourdissement, ne s'apercevant pas qu'une épaisse couche de neige les ensevelissait.



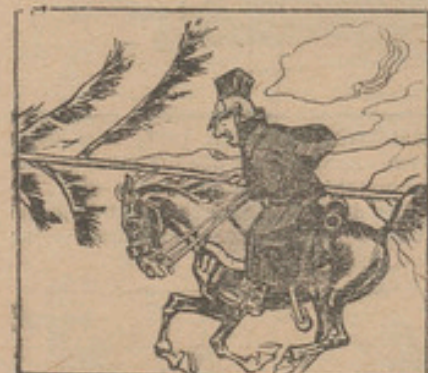
Pendant ce temps la lance qui s'était enfoncée dans le sol avait pris racine et, après avoir bourgeonné, commençait à se couvrir d'un léger feuillage.



Quelque temps après, la lance entièrement couverte d'un épais feuillage était en tous points semblable aux autres arbres de la forêt et les corbeaux venaient autour pour y nicher.



Mais à la nouvelle fonte des neiges Bridoïs tout à coup se réveilla. Il ne vit plus que le fer de sa lance qui brillait à la cime d'un arbre et dont il ne put expliquer la raison.



Affolé et pris de peur, il mit son cheval au galop et le voilà parti droit devant lui en tenant son arbre comme pour charger.



Sur son chemin il rencontra une armée en retraite. Les soldats, voyant arriver cet homme armé d'un arbre, furent pris d'une panique épouvantable et n'osèrent même pas l'attaquer.



Il put ainsi traverser des quantités de pays et arriver sain et sauf dans son pays. Il a planté chez lui son arbre se terminant par un fer de lance où ses concitoyens viennent admirer ce phénomène que personne n'a jamais pu comprendre.

Conseils Pratiques

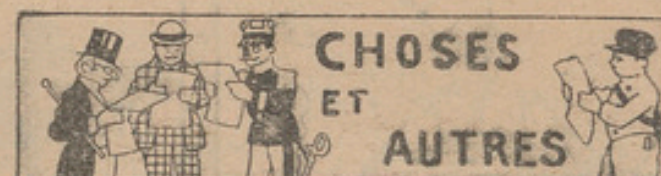


ANISETTE

Cette liqueur agréable et digestive n'est pas difficile à préparer. Pour 2 litres, prendre:

1,000 grammes de sucre blanc, faire fondre dans 1/2 litre d'eau pure, ajouter 1 gramme d'essence d'anis, 1/2 gramme d'essence de badiane, une 1/2 goutte de cannelle, une 1/2 goutte de néroli (huile extraite de la fleur d'oranger). Laisser reposer un mois et filtrer.

F. M.



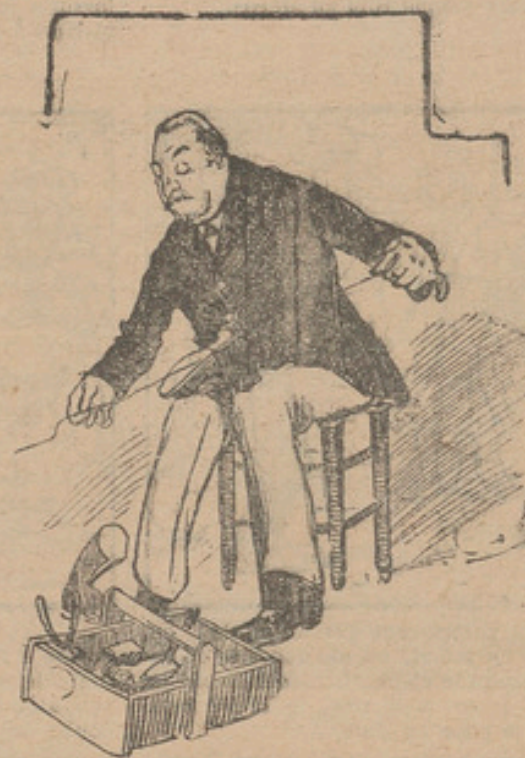
CHOSSES ET AUTRES

Monarques ouvriers.

On sait que le tzar Nicolas est un ouvrier agricole consommé, et il se divertit beaucoup en conduisant lui-même une charrue.

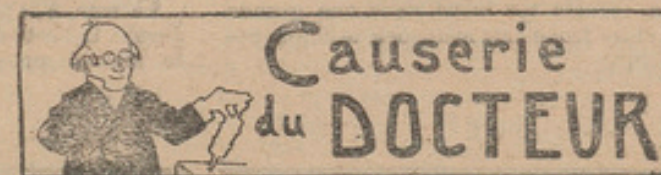
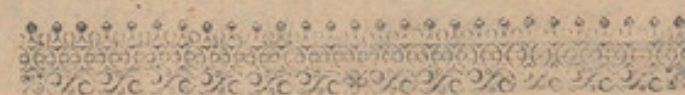
Notre grand ami et allié n'est pas le seul souverain ayant appris un métier manuel.

Edouard VII, dans sa jeunesse, s'exerça à



la confection des chaussures. Son fils, le duc d'York, fut apprenti cordier chez un vieux loup de mer, à Southampton. Le roi de Suède manie la hache aussi bien qu'un bûcheron.

Enfin l'empereur d'Allemagne est un tyro remarqué, capable de rendre des points aux meilleurs compositeurs de son vaste empire.



Causerie du DOCTEUR

La gourme.

La gourme est une affection bénigne et facile à soigner quels que soient l'âge et le tempérament du petit malade.

Un vieux traitement, connu de tous, consistait en onctions à l'huile d'olive, cataplasmes tièdes, il peut suffire; mais il existe une autre médication plus rapide et aussi simple. La gourme, étant une maladie parasitaire doit être traitée par les antiseptiques.

De simples lavages à l'eau boriquée, préalablement bouillie et employée tiède, suffisent le plus souvent. Empêcher le malade de se gratter. Pour les enfants dont on ne peut emprisonner les mains, repoudrer le visage avec la poudre calmante suivante: amidon additionné d'antipyrine ou de phénacétine.

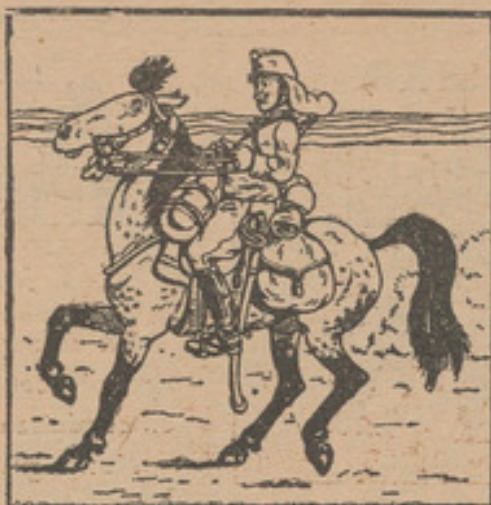
Comme traitement interne, et surtout lorsqu'il s'agit d'un sujet lymphatique: huile de foie de morue chaque hiver, et pendant l'été les antiscorbutiques: sirop de raifort, d'iodure de fer, etc.

D. E. M.

UNE AVENTURE AU MAROC



Il faut avoir du culot. Ainsi moi qui vous parle, j'ai vu vous raconter comment j'ai gagné mes galons de cavalier de 1^{re} classe lorsque j'étais simple Bibi au Maroc.



J'étais partie du 4^e peloton du 1^{er} escadron du 10^e chass. d'Al. Un jour j'étais à l'arrière-garde et nous rentrions au camp lorsque je m'arrête pour arranger les sangles de mon cheval.



J'avais à peine mis le pied à terre que trois grands diables de Marocains surgissent de je ne sais où et en un tour de main je me trouve saisi, bâillonné et ficelé comme un vulgaire saucisson; mon cheval effrayé se sauve au galop et me voilà prisonnier.



Les Arabes me hissent sur mon mulet et, harca, en route à rebrousse-poil ! J'avais garanti que je n'en menais pas large et je m'attendais à passer un vilain quart d'heure, lorsque, tout à coup, je me souviens d'avoir lu que les Arabes ont une vénération pour les fous. Une idée lumineuse me vient.



Arrivé au campement des Marocains, on me descend de mulet, on me déficelle et on m'amène devant le cheik. Immédiatement je me mets à jouer mon rôle, je retire mon shako, je le jette en l'air...



... et je fais une superbe révérence suivie d'un petit pas de cake-walk et de la matchiche; le cheik en était comme deux ronds de frite et roulait des yeux comme des boules de loto.



Enfin jetermine en marchant sur les mains, à la grande stupéfaction de l'assistance. Ce que j'avais prévu se réalise — « Allah est grand, me dit le cheik, il m'a envoyé un roumi mahoul pour me servir... »



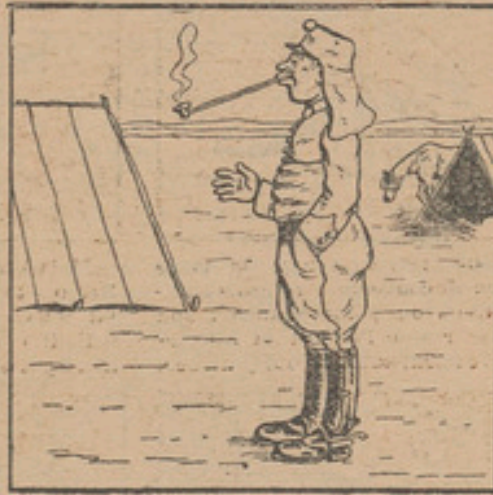
«...de porte-bonheur. Salamalec à toi et sois le bienvenu dans mon gourbi. » Sur ces mots il donne l'ordre à deux grands moricauds de me servir de garde et de ne pas toucher un cheveu de ma tête.



Mon escorte me mène dans une grande tente et un jeune arbi m'apporte le couscous de l'amitié.



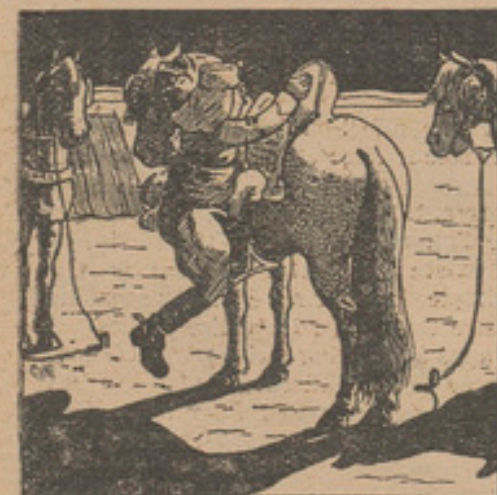
Le soir, à l'heure de la prière, je sors devant la porte de ma tente et je recommence mes singeries, puis je vais me coucher.



Au bout de huit jours de comédie, j'étais tranquille, la surveillance de mes gardiens s'était relâchée et je commençais à préparer un petit plan pour me tirer des pieds en douceur.



Le lendemain tout était prêt, mes deux nègres ronflaient comme des tuyaux d'orgue. « C'est l'instant, c'est le moment », que j'ai dit. Je sors de la tente en rampant et je me dirige vers l'endroit où les chevaux étaient au piquet.



J'arrive auprès d'eux sans encombre. Justement il y en avait quelques-uns de sellés parmi lesquels je reconnais celui du cheik. Je ne fais ni une ni deux, je grimpe dessus et...



... Au revoir et merci. Le brave canasson filait comme un zèbre.



Au petit jour, après une course échevelée, j'arrive en plein sur un zouave; c'était la sentinelle du petit poste français. « Qui vive ? » qu'il me crie. — « France ! » j'ai répondu.



Mon retour au camp a fait sensation. Le général, après m'avoir félicité, m'a nommé cavalier de 1^{re} classe, puis il m'a donné la permission d'un mois pour aller chez moi faire voir mes galons. Et voilà.

ANECDOTES

La Trinité
en quatre personnes.

L'abbé Cœur, alors chanoine, plus tard évêque de Troyes, était un fin prédicateur. Aussi ses sermons étaient-ils écoutés avec admiration. Un jour, prêchant à Notre-Dame,



il faisait le panégyrique de saint Louis : le feu de l'éloquence l'entraîna, malgré son habileté, au delà des transports raisonnables.

— Pour faire un pareil saint, s'écria-t-il, la sainte Trinité s'est mise en...

Il hésita, mais il était trop tard. — S'est mise en quatre, ajouta-t-il.

Puis du ton le plus naturel : — J'ai dit en quatre ; car Notre-Seigneur Jésus-Christ, la troisième personne de la Trinité, n'a pu accomplir ce chef-d'œuvre qu'en y appliquant non seulement sa divinité, mais aussi toute son humanité et cela fait bien quatre !

Des sourires et aussi des fous rires élogieux récompensèrent l'orateur de sa présence d'esprit.

Le Duc et l'Auvergnat.

La spirituel duc de Roquelaure était excessivement laid. Il rencontra un jour un Auvergnat extraordinairement laid qui avait affaire à Versailles ; ce dernier s'informa



auprès du duc comment il pourrait s'y prendre pour parvenir jusqu'au roi auquel il avait une grâce à demander.

Le duc s'empressa de le conduire lui-même à Louis XIV, en l'assurant qu'il avait les plus grandes obligations à cet homme.

Le roi accorda la grâce demandée et s'informa auprès du duc quelles



— Le colonel a 5 galons d'or, le lieutenant-colonel en a 3 en or et 2 en argent. Pourquoi cette différence ?

— Euh !... c'est parce qu'il gagne pas autant que l'autre.



— Sais-tu compter, mon petit ?
— J'te crois !... une... deux... trois... tu as trois dents !...

FORMALITÉS



— Il m'est impossible de vous payer ce mandat sans pièces d'identité. Montrez-moi votre carte d'électeur ou votre livret militaire !

ANECDOTES

étaient les obligations qu'il avait à ce monstre.

— Ah ! sire, repartit Roquelaure, sans ce magot-là je serais l'homme le plus laid de votre royaume.

La richesse
ne fait pas le bonheur.

Le proverbe a bien souvent raison, et l'on cite à Londres plusieurs princes de la finance partis de très bas qui éprouvent parfois le besoin de reprendre leur vie d'autrefois. Citons ce membre du Parlement qui se retire chaque année dans une petite ferme qu'il possède. Là il laboure, il sème, panse les chevaux, pendant que sa femme mène paître le bétail. Puis il retourne occuper son siège, heureux et rajeuni par les souvenirs d'autrefois qu'il vient de retrouver. Tel encore ce richissime commerçant de la Cité qui commença sa fortune dans une toute petite boutique qu'il garda et qu'il fait gérer par un employé. Chaque année il éprouve lui aussi le besoin de quitter ses comptoirs somptueux, et jamais il n'est plus heureux que lorsqu'il se retrouve le petit commerçant des débuts.

Citons un autre fait encore plus original. Un des rois du « Stock Exchange », un millionnaire qui



s'enrichit dans l'Afrique du Sud, où il peina dur, étant ouvrier, pour arriver à mettre quelques sous de côté afin d'acheter une petite ferme qu'il soupçonnait receler un trésor, un gîte diamantifère. Il réussit à acquérir la ferme, l'exploita lui-même et découvrit le trésor rêvé ; après quoi il vint s'établir à Londres.

Eh bien ! chaque année ce banquier reprend le bateau pour le Cap. Là il reprend le costume des mineurs, travaille avec eux, descend dans les galeries, pioche sans que personne le reconnaisse ; après sa journée il va toucher son salaire comme ses compagnons. Après quelques semaines de travail il se rembarque, serrant précieusement les quelques dollars qu'il a gagnés et qui sont plus précieux pour lui que tous les monceaux d'or qu'il gagne journellement à la Bourse.

D'autres fois, les financiers parvenus exposent bien leurs sabots sous globe, mais ne les chaussent plus jamais.

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS
DU NUMÉRO 17.

ENIGME — Chapeau.
CHARADE — Tympan.
CASSE-TÊTE — Agnel, Virginie.
LOGOGRIPE — Moue, Moule, Moutche.
MOTS CARRÉS —

M E T A L
E G I D E
T I R E T
A D E N T
L E T T E

1^{er} CALEMBOUR. — A faire des dettes aux nations (des détonations).
2^e CALEMBOUR. — C'est l'herault, parce qu'il possède l'os d'Eve. (Lodeve)
REBUS. — Seine-et-Oise. Ile-et-Vilaine. Saône-et-Loire

Enigme.

Je suis un jeu très passionnant.
Je fait mêm' perdr' beaucoup d'argent.
Certains m'allum'nt avec délice.
Et de chapeau je fais office.
N'parlez pas d'moi à l'Espagnol.
Il vous donn'rait une torgnole.

Charade.

Mon premier est une note de musique.
Mon second est puni de prison.
Mon troisième un pronom personnel.
Mon tout, parfois, se paie cher.

Casse-tête.

(Avec ces lettres formez deux prénoms).
a c c e i i m n t v

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent.
Ajoutez-m'en un : je deviens gris.
Ajoutez-m'en deux : je deviens un [vent du Nord].
Ajoutez-m'en trois : je deviens un [pigeon-sauvage].

Mots carrés.

1 Ville qui fut la maîtresse du non-le.
2 Partie d'un examen.
3 Est marié.
4 A fait des miracles.

Calembours.

— Quelle exclamation poussa Abraham lorsque la femme de Loth fut changée en statue de sel ?
— Par où passe-t-on pour aller à la Nouvelle-Calédonie ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

REBUS



(Solution dans le prochain numéro.)

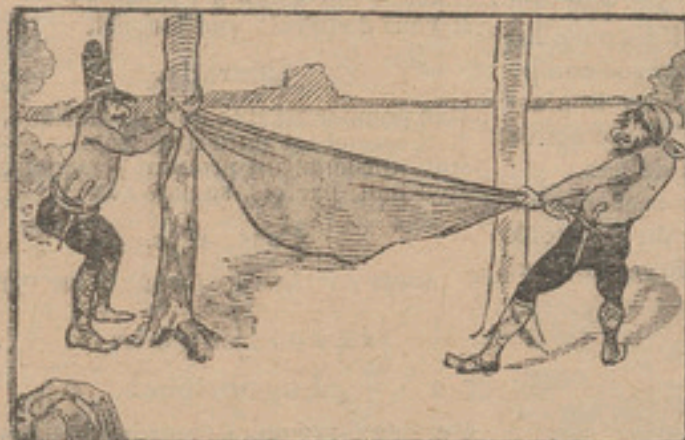
HISTOIRE DE BRIGANDS



Alfred Robigneau ayant amassé une petite fortune dans le commerce, très mérité du reste, des fromages de Brognon, résolut de voyager pour son agrément. Il commença par visiter l'Italie : après avoir vu le nord, il échoua en Calabre.



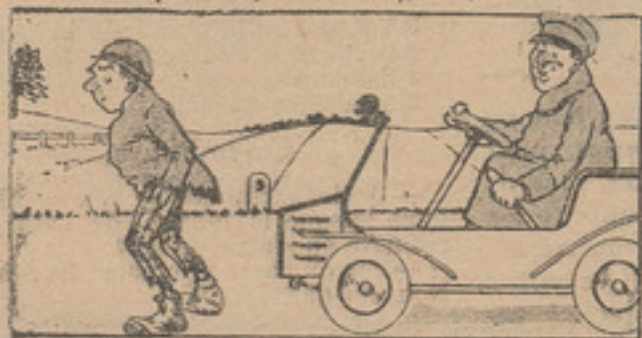
Alors, pour se reposer d'une pénible excursion, il avait tendu son hamac entre deux arbres afin de faire un brin de sieste. Il vit surgir deux affreux brigands : n'écoulant que son courage, d'un bond il fut dans son hamac.



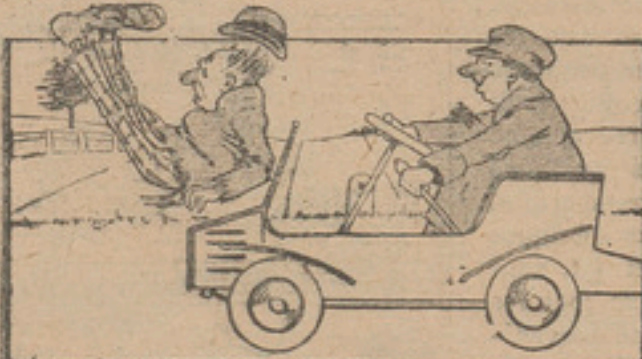
Que firent les brigands ? Je vous le donne à penser en mille ; eh bien ! ils détachèrent le hamac dans lequel s'était blotti Robigneau, et d'où il n'avait garde de sortir.

(Fin page 15.)

LA PURÉE EN AUTO



Lapurée cheminait par la route, l'estomac creux et philosophant. « Pourquoi, pensait-il, suis-je né pauvre et condamné à arpenter les chemins dans d'incommodes appareils, alors que d'autres, les riches, se prélassent dans de luxueuses autos ? »



Le pauvre hère n'avait pas achevé sa pensée qu'il ressentit dans le bas des reins un choc violent qui lui fit quitter la terre ingrate, en le remplissant d'inquiétude sur la bonne conservation de son physique.

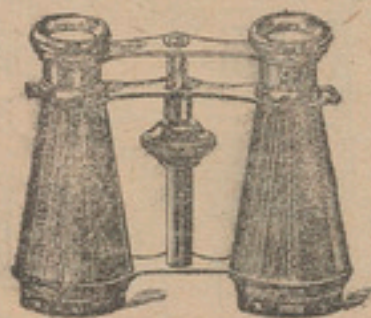
(Fin page 15.)

ARTICLES RÉCLAME DE L'ÉPATANT

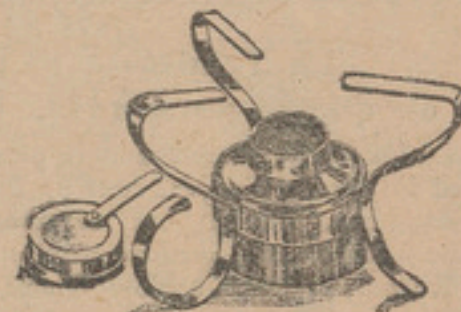
(Adresser les commandes accompagnées de leur montant en mandat, bon ou timbres-poste à M. OFFENSTADT, directeur, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).



Encre sympathique, l'écriture est visible ou invisible à volonté ; le flacon, 0 fr. 75.



Jumelle de théâtre, gainée noir, vis de réglage. Prix : 2 fr. 50.



Réchaud à alcool sans mèche, simple et pratique, aucun danger. Prix : 1 fr. 65.



Caniche mécanique, se remonte long. 0^m,14. Prix : 1 fr. 75.



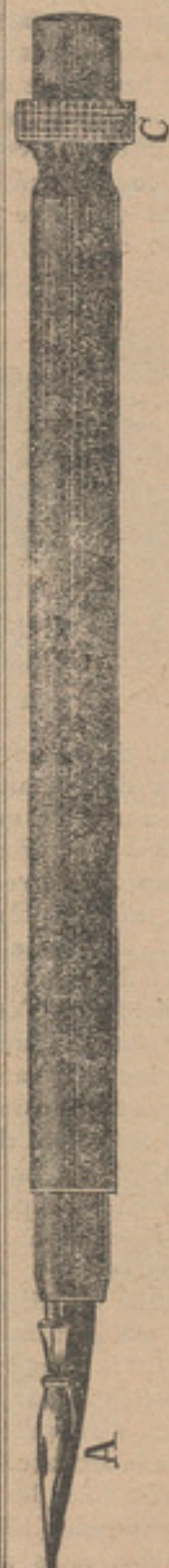
Ours marchant pas à pas, se remonte, haut 0^m,20. Prix : 2 fr. 25.



Poupée habillée, bras articulés, marchant pas à pas, se remonte, haut 0^m,25. Prix : 3 fr. 65.



Poupées habillées valsant, se remontent, haut 0^m,18. Prix : 2 fr. 95.



Nouveau porte-plume réservoir

Simple et pratique, fonctionnement parfait. Prix : 1 fr. 65 franco.

B

LE PARFAIT STYLO,

Plus de compie-gouttes, on emploie toutes les plumes

A



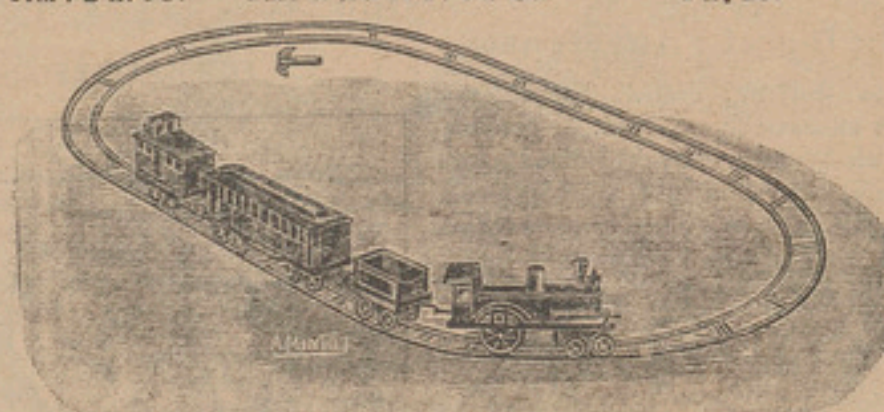
Poupée incassable, avec chevelure, bras et jambes articulés, haut 0^m,20. Prix : 2 fr. 95.



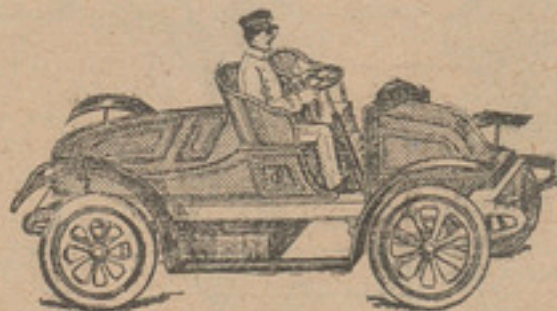
Baigneur en celluloïd, bras et jambes articulés, haut 0^m,10. Prix : 0 fr. 85.



Le Cigare magique, vraiment stupéfiant, se fume sans être allumé ; absolument inoffensif, hygiénique et d'un goût agréable. Prix du cigare et de son fume-cigare : 1 fr. 25.



Train mécanique sur rails. Une locomotive, un tender, un wagon, un fourgon, un jeu de rails formant cercle. Prix : 3 francs.



Auto course mécanique, se remonte, marche en ligne droite ou en cercle, long. 0^m,18. Prix : 1 fr. 75.

Demander gratis et franco notre catalogue complet d'ARTICLES RÉCLAME.

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉPATANT POUR LA JEUNESSE ET LA FAMILLE

LE ROI DES POLICIERS

Superbe roman d'aventures
orné de 24 illustrations
valeur réelle..... 3 fr. 50
Prix franco..... 1 fr. 25

LES CONTES ILLUSTRÉS DE LA JEUNESSE

Un volume grand format.
320 pages, 260 gravures en
couleurs.
Prix incroyable..... 2 francs.

ROBINSON CRUSOE

Un fort volume orné de nombreuses illustrations.
Prix franco..... 1 fr. 25

LE TOUR DU MONDE DE DEUX GAVROCHES PARISIENS

Un fort volume grand format orné de 55 illustrations.
Ce roman pour la jeunesse et la famille qui pendant toute une année a tenu en haleine les lecteurs du
« Petit Illustré » est expédié franco pour le prix incroyable de..... 2 francs.

FARCES, ATTRAPES



Pralines chocolat
intérieur
piment
la boîte :
0 fr. 50



Boîte Bonbons
double fond.
dans l'une
bonbons véritables.
dans l'autre
bonbons pimentés.
La boîte : 0 fr. 50.



Pyramide magique,
allumée,
il en sort
un serpent
de deux mètres.
Les 6 pièces :
0 fr. 95.



La bombe odorante, allumée
il s'en échappe de petites
balles qui répandent un
excellent parfum.
Les deux pièces : 1 franc.



La bouteille mystérieuse
elle se vide
par le fond quand on
la débouche. Avec mode
d'emploi.
Prix : 0 fr. 40



Le crayon rétractant,
muni d'une mine
d'un côté
et d'une pointe
de caoutchouc
de l'autre.
Prix : 0 fr. 30.



Crayon amer, n'écrivant pas
on l'humecte, le goût est
alors très amer.
Prix : 0 fr. 30.



Épis japonais, feu d'artifice
sans danger
Prix : 0 fr. 30 la douz.



Chrysanthèmes
feu d'artifice sans danger.
Les cinq pièces : 0 fr. 45.

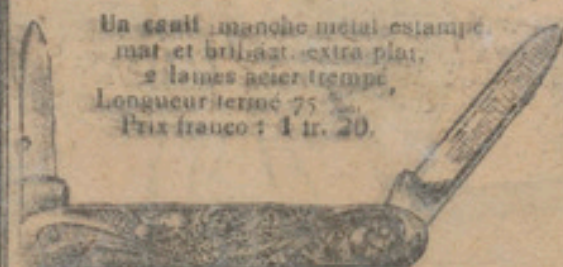
UNE RÉELLE OCCASION

50 superbes
cartes postales illustrées
pour la jeunesse
et la famille.

Franco..... 1 fr. 25.



Chute de neige
feu d'artifice sans danger,
d'un effet surprenant.
Les 6 pièces : 1 fr. 20.



Un couteau manche métal estampé
mat et brillant, extra plat,
2 lames acier trempé.
Longueur fermée 75.
Prix franco : 1 fr. 20.

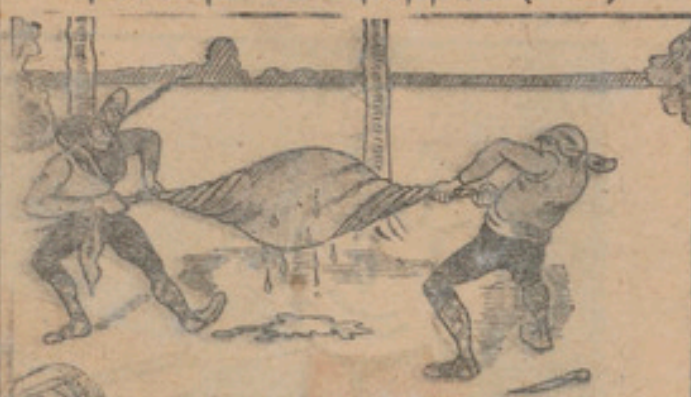


Trousse de dame, 6 usages, 2 paquets d'aiguilles bonne qualité
Prix : 1 fr. 50

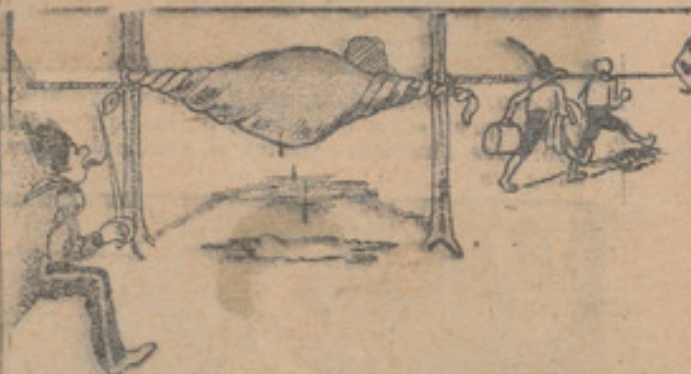
Tous nos prix
sont franco.

Adresser les commandes accompagnées de leur montant
en mandat, bon ou timbres-poste,
à M. OFFENSTADT directeur, 3 rue de Rocroy, Paris.

HISTOIRE DE BRIGANDS (Fin.)



Puis chacun d'eux en saisissant une des extrémités de
leurs bras robustes, ils se mirent en devoir de le torré,
telles des messagères qui veulent assécher un torchon
moelleux.



Lorsqu'ils jugèrent que Bobigneau était mis hors d'état
d'aider, ils remirent le banneton dans sa position primitive.
C'est alors que des carabiniers arrivèrent, trop tard, cela
n'étonna personne.



Et tandis que les brigands s'occupaient avec eux de
matériel de l'infatigable Bobigneau, les carabiniers s'occupèrent
de notre malheureux héros. Il était, hélas ! dans un
état épouvantable, tirebouchonné de la pire façon. C'est
alors qu'il dit aux carabiniers épatés : « Hélas donc,
messieurs les gendarmes, vos fameux brigands, mais ils
sont terribles ces gens-là ! »

LAPURÉE EN AUTO (Fin.)

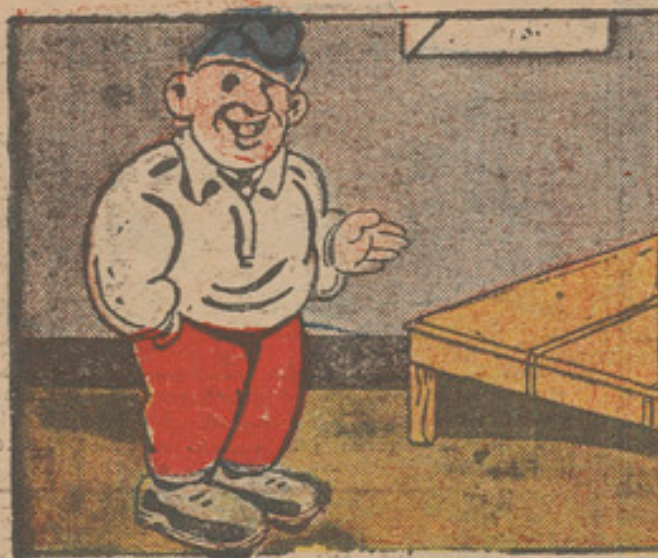


Lapurée décrit une figure géométrique des plus
généralisées. Le malheur voulut alors que l'invincible,
l'incorruptible chauffeur qui venait de jouer un vilain tour au
pauvre diable Lapurée, fût un des points de la courbe
engendrée par le chemin de fer. Lorsque l'invincible sentit les
semelles de Lapurée le solliciter à quitter sa voiture, il
ne résista plus.



Il ne put résister à l'effort et s'allia sur la route en
faisant une affreuse grimace, tandis que Lapurée sur
l'auto filait en remerciant la Providence qui venait lui faire
réaliser le rêve qu'il avait si souvent caressé : se balader
en automobile.

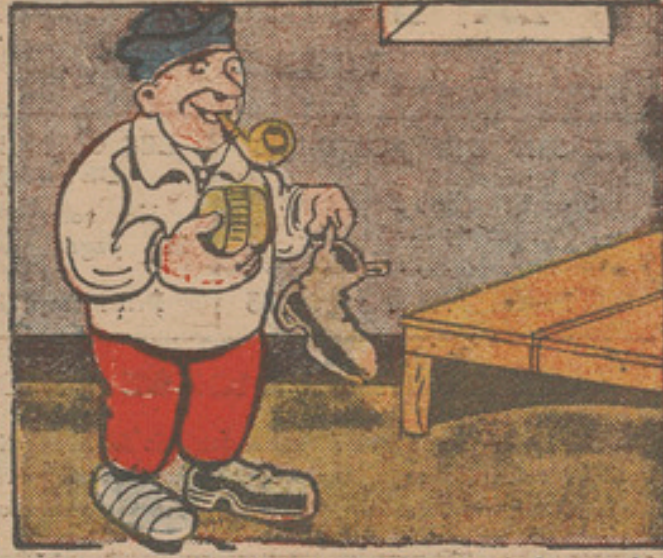
A LA BOITE



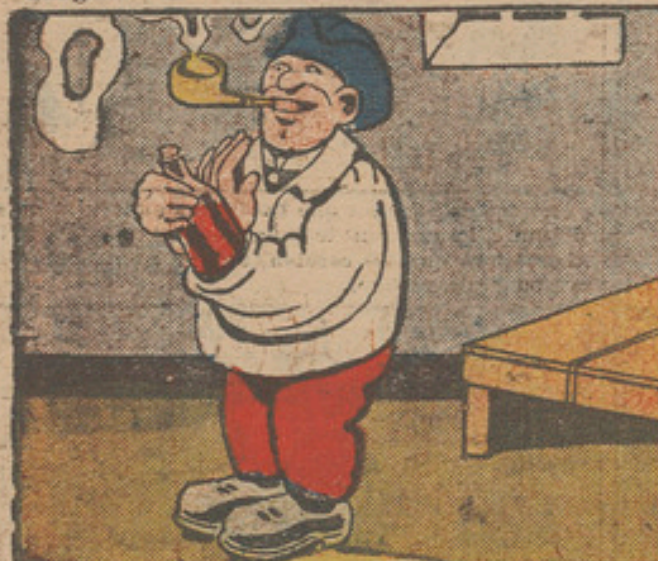
« Alors, vous croyez, vous autres, civelots, que, parce qu'on est à la salle de police, qu'y faudrait avoir les s'humeurs tristes et s'faire du mauvais sang... »



« Ben! faudrait en avoir une couche... Moi la boîte c'est encore là où que j'me distrais le plusse. Seulement faut être malin. T'nez, r'gardez-moi c'te chouette petite cachette... »



« ... pour mettre son petit pertot à 3 sous là berouette. C'est vous dire, les civelots, que j'vas pouvoir fumer comme un Suisse, et que si l'œur vous en dit... »



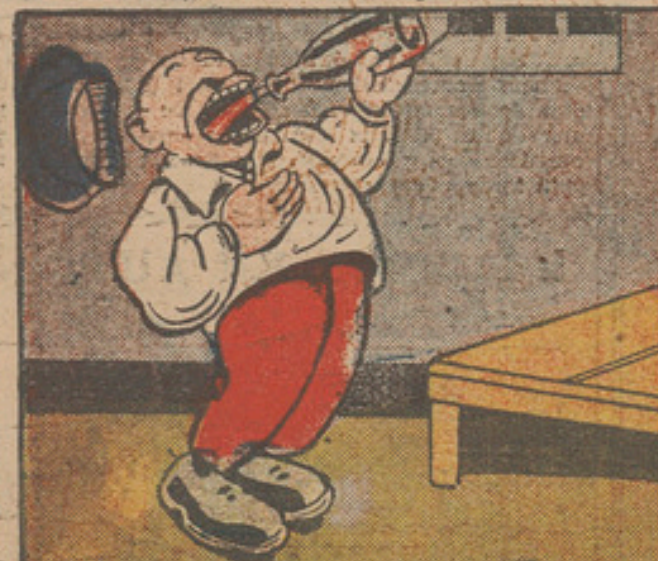
« Maintenant, r'gardez si faut pas être le malin des malins comme j'sais pour transformer, sans que le cabot d'garde s'en aperçoive, la manche gauche de son bourgeron en une belle petite cave? »



« Et la manche droite en garde-manger... dans lequel j'y ai mis un joli petit saucisson acheté gratis à la foire d'empoigne à la cantinière... »



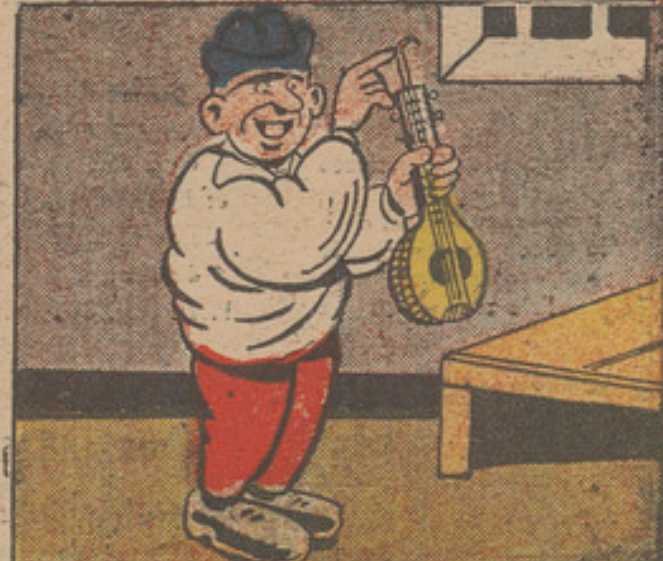
« Maintenant, sieu-dame, comme j'ai rien dans le bidon depuis la dernière fois que j'y ai mis quelque chose les animaux vont prendre leur repas, comme on dit chez Bidel... »



« Et puis on va exécuter des travaux de propète, comme dit l'adjupe... Voyez, j' m'arrose ma dalle pour qu'a soye plus fraîche... »



« C'est pas tout ça... Comme le bon vin me rend le cœur joyeux, j'vas vous en pousser une... Seulement, comme je ne peux pas chanter sans m'accompagner avec un instrument... »



« ... je retiré de d'dans mon falzar une chouette petite mandoline perfectionnée pour pas s'faire chauffer avec, si le sergent ou l'cabot d'garde vient faire contr'appel. »



« Cap'ral, z'aurez du mal entendre... j'vous jure que c'est point-ici qu'on chante avec une mandoline, d'ailleurs vous pouvez m'fouiller... »



« Eh bien, l'avez vu mon petit trûc... j'y ai accroché ma mandoline à ses bretelles de suspension au cabot... Il n'y a rien vu... »



« Vous aviez raison, caporal... cette chanson-là ne vient pas de la salle de police... Je reconnais la voix suave de la cantinière. »